

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.

14 SEPT. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 394. — Vol. XVI. — Du Vendredi 13 au Vendredi 20 septembre 1850.  
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.  
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

### SOMMAIRE.

Conte de la semaine. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. — Courrier de Paris. — Visite aux ateliers. Paul Delaroché. — Voyages dans Paris. La Bourse (2<sup>e</sup> article). — Considérations sur le magnétisme animal et le somnambulisme (suite). — Le Rhin. — Bibliographie. — Plerama. historique. — Établissements scolaires de la ville de Paris. — Télégraphe électrique sous-marin. — La vie des eaux. Dieppe (suite et fin). — Machine à percer le grand tunnel des Alpes. — Correspondance. — Voyages. Visite du Président de la République à bord du *Friedland*, le 8 septembre 1850. Rade de Cherbourg. — Vue de la rade de Cherbourg pendant la visite du Président de la République. — Atelier de Paul Delaroché. — Le Rhin; Schiffhous; Hudeberg; Le Nebel. — Télégraphe électrique sous-marin. Le Gobath devant le fil du télégraphe électrique sous-marin. Le cap Gruez, station du télégraphe électrique sous-marin, près de Calais. — Album du collègue par Bertall (suite et fin), 19 gravures. — Machine à percer les Alpes, 9 gravures. — Rebus.

### Histoire de la semaine.

Semaine de bulletins; toujours les mêmes, à l'ouest comme à l'est de la France. Toutefois, *l'Illustration* rencontre dans eux-ci un spectacle digne de ses crayons. Nous donnons sous loin une vue de la rade de Cherbourg au moment de la visite du Président. L'épisode qui figure ici représente le

pour visiter plusieurs bâtiments qu'il n'avait pas eu le temps d'aller voir la veille. Il s'est d'abord rendu à la corvette à voiles la *Licorne*, navire-école où sont formés par des officiers distingués des jeunes gens qui se destinent à entrer dans la carrière maritime. L'équipage était sur les vergues quand le canot a touché l'échelle de la *Licorne*; alors ont retenti les sept cris successifs de *Vive le Président!* commandés par le sifflet du maître d'équipage. M. Louis-Napoléon avait à peine posé le pied sur le pont du navire, que déjà les jeunes marins étaient descendus des vergues et rangés en bataille. Aussitôt l'ordre a été donné de manœuvrer les voiles. Tout l'équipage s'est mis en mouvement avec une promptitude et une agilité remarquables. Les voiles ont été manœuvrées, déployées ou carguées comme elles l'eussent été par de vieux marins. Le Président a complimenté le commandant de la *Licorne*, M. Géhenne, capitaine de vaisseau. Il paraissait fort satisfait de la manière dont avaient été exécutés ces exercices difficiles, qui sembleraient demander plusieurs années de pratique. M. le Président a visité ensuite plusieurs autres navires. Si nous avons écrit de préférence sa visite à la *Licorne*, c'est qu'outre un motif particulier qui nous porte à suivre M. le Président sur cette corvette, il nous a sem

blé intéressant de montrer ces exercices confiés à une pépinière d'officiers destinés à continuer les glorieux services de leurs aînés, après avoir été formés par eux.

M. le Président n'a pas quitté Cherbourg sans avoir visité non-seulement les vaisseaux qui composent l'escadre, mais les arsenaux, mais tous les magnifiques travaux qui font de cette rade une des merveilles du génie guidant l'industrie humaine. Cherbourg a offert pendant ces journées un spectacle dont les témoins garderont le souvenir et qui donnera des regrets à ceux qui n'ont pu y assister. Tous les autres détails du voyage ne méritent pas d'être relevés; à côté de ce fait principal, et en fussent-ils dignes, que nous ne consentirions pas à les reproduire après tant de récits qui auront perdu leur attrait le jour où nous publierons ce numéro, sans espoir de se retrouver intéressants dans l'histoire. M. le Président est rentré à Paris, et ne se souvient probablement lui-même que de sa visite à la flotte de Cherbourg.

Pour faire diversion aux bulletins du voyage, nous n'avons eu que les votes des conseils généraux accueillis par des applaudissements ou par des protestations de nos journaux, selon que ces votes abondaient dans leurs espérances, ou s'absteinaient d'y répondre. Nous ne parlons, bien entendu, que des votes politi-

ques relatifs à la Constitution. On dressa en ce moment le compte de ceux qui sont pressés, de ceux qui veulent attendre le terme constitutionnel, et d'une troisième catégorie qui s'en rapporte à l'expérience ou à la Providence.

Un autre intermède nous est venu d'une société dont on exagère démesurément la puissance, et qui se laisse faire, parce qu'on ne peut pas mieux servir ses intentions. La société du Dix-Décembre, espèce de franc-maçonnerie impériale, présidée par des vieux de la vieille, recrutée parmi le mobilier de toutes les conspirations et aussi de toutes les pecces, est accusée d'avoir voulu dîner au Jardin-d'Hiver. On a voulu voir dans cette fantaisie gastronomique un danger pour l'ordre public, un projet de restauration, sans prétexte que l'affaire ne peut se passer d'un restaurateur. Il y a des jours où les gens d'esprit semblaient et déraisonnaient en rêvant.

Quandque bonus dormitat Honorus!  
 Ce phénomène se voit à Paris quand le gouvernement voyage,



Visite du Président de la République à bord du *Friedland*, le 8 septembre 1850. — Rade de Cherbourg



quand les ministres courent la poste et que l'Assemblée législative fait ses vendanges. Les beaux esprits qui font les gazettes n'ayant plus rien à dire sur des thèmes tout faits, évitent des fantômes pour les conjurer; ils appellent cela des solutions; ou bien encore ils créent des armées imaginaires, ails d'aller en guerre, comme Don Quichotte, à des troupeaux de moutons. Le vieux berger qui mène la société du dix décembre dit bien rien dans sa barbe blanche.

On veut des faits; ce n'est pas notre faute si la matière manque; il faut bien se rattacher sur des phrases. Or, il n'y aura jamais disette de cette denrée dans nos journaux de toutes les couleurs. En traversant la Manche, nous rencontrons pourtant un événement en Angleterre; le maréchal Haynau, fameux par ses exploits à Milan et en Hongrie, après avoir pris des vacances pour se reposer, s'est rendu à Londres, où il visitait comme un simple Autrichien les grands établissements que cette capitale industrielle offre à la curiosité des étrangers. Le 4 septembre, M. le maréchal Haynau s'était rendu dans la célèbre brasserie de Barclay et Perkins, où, selon l'usage, il avait écrit son nom sur la tête des victuaires. Le maréchal, reconnu par les ouvriers, a été tout à coup entouré, bûché, couvert de boue et de projectiles, et sa vie, dit-on, y était en danger, sans l'intervention de la police. L'hospitalité anglaise s'est révoltée contre cet acte de barbarie, et nous nous associons à l'expression de ses sentiments, comme à la réprobation des actes du général Haynau, qui lui ont attiré ces ignobles traitements.

— Le ministre de l'agriculture et du commerce, sur un rapport de M. Edwards, membre de l'Institut, vient de décider qu'une commission serait formée pour pourvoir aux moyens de repeupler les rivières, les étangs et les lacs du pays. En attendant les résultats du travail de cette commission, il est alloué une somme de 2,000 francs à MM. Gehin et Remy pour les récompenser de leurs succès et les aider dans leurs tentatives de reproduction artificielle du poisson. L'illustration a entrepris plusieurs fois ses lectures de ces curieux procédés, dont le rapport de M. Edwards contient l'historique. Les préfets pourront envoyer, en novembre et en décembre, auprès de MM. Gehin et Remy, les personnes qui ils voudraient charger, dans leurs départements, d'importer les pratiques dont ces deux pêcheurs ont tiré un si bon parti.

— La corvette à vapeur la *Holland*, construite sur les ateliers du Mourillon, à Toulon, a été mise à l'eau le 5 septembre en présence d'une foule de spectateurs accourus pour assister à ce spectacle. L'opération a parfaitement réussi.

— M. Victor Mauvais, membre de l'Institut et du bureau des Longitudes, vient de découvrir, à l'Observatoire de Paris, une comète nouvelle dans la constellation du Cochier, à peu de distance à l'est de l'étoile delta de cette constellation.

Voici sa position apparente le lundi 9 septembre 1859, à treize heures trente-sept minutes deux secondes temps moyen de Paris, compte de midi : ascension droite de la comète, 90 degrés 47 minutes 10 secondes; déclinaison boréale de la comète, 53 degrés 38 minutes 20 secondes. En vingt-quatre heures, l'ascension droite augmente de 3 degrés 58 minutes, et la déclinaison diminue de 4 degrés 9 minutes.

Cette comète est facilement visible avec une bonne lunette de nuit; elle offre l'aspect d'une petite nébulosité blanchâtre, ovale, de 2 à 3 minutes de diamètre, mais sans apparence de queue.

— On lit dans le *Moniteur algérien* du 5 septembre :

« La population s'est préoccupée de la nouvelle apparition du choléra en Algérie, et de son invasion presque simultanée sur trois points de la province de Constantine. Les derniers renseignements annoncent que si le fléau a fait de nombreuses et regrettables victimes, il se concentre maintenant sur un seul point du sud-est, et qu'il est près d'arriver aux derniers moments de sa période décroissante.

— Les nouvelles des États-Unis sont du 30 août, et offrent peu d'intérêt. Le professeur Webster, dont le procès avait fait tant de bruit, a été exécuté dans la matinée du 30.

— Les journaux du nord de l'Allemagne nous apprennent qu'il y a eu de nouveaux combats entre les Danois et les Schleswigo-Holsteinois dans la journée du 8 septembre. D'après les correspondances allemandes, ces combats auraient été favorables aux troupes des danois.

Le surplus des nouvelles étrangères offre peu d'intérêt et laisse toutes les questions dans le même état.

**Les journaux et les journalistes en Angleterre.**

(Voir le N° 391.)

**II. LE MORNING POST.**

Le *Morning Post* est, par ordre de date, le second des journaux quotidiens actuels de l'Angleterre; il naquit trois ans après le *Morning Chronicle*, en 1772, et, comme son aîné, il semble le rejeton d'un des nombreux *Advertisers* qui se publièrent à cette époque; car son titre primitif était : *The Morning Post and Daily Advertiser*, son premier propriétaire fut, à ce qu'il paraît, un M. John Bell, mais dès 1775 il appartenait en partie à un M. Hale, qui, s'étant brouillé avec ses associés, le leur abandonna pour fonder, vers la fin de 1780, un autre journal quotidien, le *Morning Herald*, dont l'aîné aurait plus tard occasion de dire quelques mots, car il existe encore aujourd'hui. Le 1<sup>er</sup> juillet 1792 son propriétaire responsable, M. Tatferrals et le directeur de son entreprise continuèrent à 3,000 liv. sterling (100,000 fr.) de dommages intérêts envers une dame Elisabeth Lambert qui s'était permis de diffamer. Sait quelle ne se fit pas consoler de cette perte, soit qu'elle désapprouvât de son entreprise, soit tout autre motif, la société Tatferrals et Cie vendit le *Morning Post* en 1795 — clientèle, bâtiment et imprimerie — à M. Daniel Stuart pour la modique somme de 60 liv. sterling (15,000 fr.)

« Je ne sais pas, avoua plus tard Paqueret, ce qui avait pu occasionner à cette époque une telle dépréciation dans le prix des journaux... Il est vrai que le *Morning Post* ne se vendait alors qu'à 350 exemplaires par jour.

Si M. Daniel Stuart ne l'eût pas acheté, le *Morning Post* fut probablement mort avant la fin du dix-huitième siècle; mais grâce à l'activité et à l'habileté de son nouveau propriétaire, il devint en quelques jours le dix-neuvième siècle le journal quotidien le plus répandu de toute l'Angleterre. En 1803 — il atteignit cette année l'apogée de sa gloire et de sa prospérité — il se vendait chaque jour en moyenne à 4,500 numéros, c'est-à-dire à 1,500 numéros de plus que le plus recherché de ses rivaux.

Il se terminerait en quelques lignes l'histoire fort peu intéressante du *Morning Post* sans une polémique qui eut lieu il y a déjà longtemps entre son propriétaire directeur, M. Daniel Stuart, et le neveu de l'un de ses plus illustres rivaux, le porte parole d'aujourd'hui de la collaboration de son oncle aîné, en une seule année, élevé de quelques centaines de numéros à 7,000 par jour la vente du *Morning Post*, et que ce journal n'avait pas su se montrer reconnaissant d'un si grand service, Daniel Stuart crut devoir publier une apologie de sa conduite remplie de faits curieux non-seulement sur ses rapports avec Coleridge et ses collaborateurs, mais sur les journaux et les journalistes de son temps.

« Le succès du *Morning Post*, dit M. Stuart qui est un peu trop porté à l'attribuer tout entier à son mérite, doit alors être rapporté à la fidélité et à l'habileté de ce créateur Coleridge — de l'activité et des succès de la direction. Il y avait surtout surabondance d'annonces. Encouragées les petites annonces venaient sur la première page, les préférant à toutes les autres, d'après ce principe que plus les pratiques d'un journal sont nombreuses, plus la clientèle est indépendante et solide; plus ses annonces sont nombreuses et variées, plus elles intéressent de lecteurs et de classes de lecteurs qui y cherchent tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Les annonces agissent et réagissent; elles attirent des lecteurs, elles activent la circulation, et la circulation fait venir à son tour des annonces. Le *Daily Advertiser*, qui se vendait deux pence et demi, bien qu'il n'ait eu droit de timbre de trois demi-pence, ne contenait jamais plus d'une demi-colonne de nouvelles; il ne rendait pas compte des séances du parlement; mais avant la révolution française c'était de tous les journaux de Londres le mieux informé pour les événements de l'étranger. Le *Daily Advertiser* perdait sur sa publication, mais il réalisait des bénéfices considérables avec le produit de ses annonces, et il en avait toujours plus qu'il n'en pouvait contenir. Mon frère engagé un jour un négociant de la cité à prendre des actions dans un nouveau journal qu'il se proposait de fonder, et celui-ci lui répondit en souriant et en hochant la tête : « Personne ne vend jamais de actions de *Daily*. » On y parvint cependant, et ce fut la chose du monde la plus simple et la plus facile. *Le Daily*, en effet, comptait bien plus d'acheteurs en dehors des établissements publics, tels que cafés, tavernes et restaurants. Or un imprimeur, nommé Grant, intéressa au succès du *Morning Advertiser*, qu'il avait fondé, tous les propriétaires de ces établissements, qui s'empresèrent, du moment où ils durent en partager les bénéfices, de l'acheter et de le propager aux dépens du *Daily*, bientôt délaissé et ruiné. Exemple frappant du danger qu'il s'expose un journal en se mettant sous la dépendance de quelques classes que ce soit.

« Vers la fin du dix-huitième siècle, si on doit en croire les révélations de M. Stuart, chaque journal avait sa spécialité pour les annonces. Le *Morning Post* occupait les chevaux et les voitures; le *Morning Herald* et le *Times* les terres à l'écart; le *Public Ledger* les frets et les départs de navires ainsi que les ventes en gros de marchandises et de denrées étrangères; le *Morning Chronicle* les livres. L'habile directeur du *Morning Chronicle*, M. Perry, mettait un soin tout particulier à la publication de ses annonces de librairie. Il les massait avec art sur la première page de son journal, et cette ruse de métier n'avait pas seulement pour but de les rendre plus visibles, mais de les rendre indubitablement remplies des annonces de tel ou tel libraire, toute personne qui se bornait même à jeter un coup d'œil sur le *Morning Chronicle* ne pouvait s'empêcher de penser que ce libraire faisait des affaires colossales. Aujourd'hui les *actionnaires* (vendeurs à l'écart), nos commissaires présents exigent que toutes leurs annonces de la semaine soient réunies et publiées le même jour, afin de donner au public une plus haute idée du nombre et de l'importance de leurs opérations. Du reste, tous les journaux exploitent plus ou moins à leur profit le procédé inventé par Perry en faveur de la librairie; pendant quatre ou cinq jours ils remplissent toutes leurs colonnes de nouvelles intéressantes... ou de matières insignifiantes, et le sixième jour ils font paraître un supplément de quatre pages bien bourrées d'annonces. Le public mord toujours à cet hameçon, il oublie les jours de disette pour ne se souvenir que des heures d'abondance.

« Lorsque le *Morning Post* est distancé dans ses rivaux, les libraires et les autres marchands de Londres se pressent dans ses bureaux, lui apportant, comme M. Daniel Stuart, des collections d'annonces toutes faites. Chacun désire faire insérer son assortiment sur la première page; mais il ne peut le faire dans les petites annonces variées ou autrement que cette place si enviée fut monopolisée par qui que ce fut. Lorsqu'on me présentait une annonce d'une colonne ou deux, je demandais pour son insertion un prix si élevé, qu'il était rare qu'on consentît à le payer; de cette manière celui qui remportait son annonce par économie ne pouvait pas se plaindre que j'avais refusé de le recevoir. Je tâchais de satisfaire les libraires autant que je le pouvais en leur faisant passer un petit nombre d'annonces nouvelles et urgentes à la fois; mais cet arrangement ne leur convint pas; chacun d'eux prétendit imposer sa collection entière à leur offre de droit de propriété. Les journaux se mirent alors aux manœuvres, ils s'indignèrent et se mirent en colère. La dernière page! Et pour se venger du *Morning Post*, ils fondèrent *The British Press*. Avec l'influence qu'ils possédaient sur tous les écrivains, pouvaient-ils douter du succès? »

« Si assurés qu'ils se sentent de réussir, les fondateurs de la *Presse britannique* débouchèrent le sous-directeur en chef du *Morning Post*, un M. Lane, que M. Stuart se vantait un peu trop d'avoir formé, mais auquel il reconnaît de précieux qualités. M. Lane se précipita surfoot, à ce qu'il paraît, un talent supérieur pour l'art de l'écrit et sur le public, avec une confiance dans un héros, un incendie, un combat de boxeurs, un procès criminel; du reste propre à tout, prêt à tout, travaillant à toute heure du jour et

de la nuit. « Lane, dit M. Stuart avec amertume, était mon principal collaborateur, et tout naturellement les libraires durent s'adresser que m'enlever Lane c'était m'enlever le *Morning Post*. Mais ils ne songèrent jamais à Coleridge, bien qu'il se vantât d'avoir fait monter 7,000 numéros par jour la vente de son journal; ils ne lui firent aucune offre. »

« A cette époque, c'est-à-dire en 1803, Coleridge était donc attaché à la rédaction du *Morning Post*. Il devint cette position à Markintosh, l'un des collaborateurs habituels de ce journal et le genre de son propriétaire. Markintosh avait rencontré aux fêtes de Noël, en 1797, à Col-clouse, maison de campagne située près de Bristol et appartenant à M. Wedgewood, et bien qu'il eussent en ensemble dans cette maison des discussions désagréables, il l'avait assez vivement recommandé à son beau-père pour que M. Stuart se fût efforcé de lui assurer des appointements fixes en échange d'un certain nombre de pièces de vers. M. Stuart se sentait sans avenir cependant, que Coleridge se fut plus libéralement ses engagements, et, du reste, il avoue que son beau-frère, Southey, s'en acquitta généralement pour lui. Sur ce point M. Stuart ne peut pas être accusé d'exagération. Comme l'avouait Southey dans une lettre à son libraire Joseph Cottle : Coleridge promettait toujours et ne tenait jamais. Joseph Cottle, son bienfaiteur et son aîné, plus encore que son libraire, n'aurait pas imprimé une collection complète de billets dans lesquels Coleridge s'engageait à lui livrer le lendemain la copie d'un volume dont il avait reçu le prix depuis longtemps et qu'il lui avait attendus plusieurs années. Un jour, entre autres, Coleridge lui écrivit : « Mon cher, très-cher Cottle, je serai chez vous à six heures et demie. Si vous voulez me donner une tasse de thé, de cette heure-là à onze heures je puis écrire les notes et la préface. Je vous autorise à me mettre sous clef jusqu'à ce que j'aie fini. » « Hélas ! ravotte M. Amélie Piolot dans son intéressant ouvrage *l'Irlande et le pays de Galles*, le bon Joseph Cottle n'avait pas le cœur de laisser Coleridge prendre sa tasse de tout seul et une fois qu'il avait un auteur, le prisonnier l'enchaînait lui-même à ses livres par quelque beau monologue qu'il lui écrivait plusieurs fois. « Un jour, entre autres, Coleridge lui écrivit : « Mon cher Cottle, j'ai écrit un livre, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en un exemplaire pour moi-même, mais il lui laisse tout le temps nécessaire pour se mater, il médita en partie son ouvrage de Cleveland, il se fit un scrupule de troubler, par une demande inopportune, les joies de la lune de miel, et plus il lui montrait patient, généreux, désintéressé, moins le poète indolent songeait à s'acquitter de ses promesses. Que dis-je, à payer ses dettes. Quoique-fût cependant Coleridge éprouvait comme un remords, mais quand il s'était reproché — à conduite, quand avait juré solennellement de travailler, incapable d'un plus grand effort, il retombait dans son apathie habituelle. » Mon cher mon cher, c'est-à-dire un autre jour à Coleridge, c'est mon devoir de le remettre à vous. Donnez-m'en



leur. Il espérait toujours que Coleridge se déciderait à écrire, ou son journal, quelques-uns « de ces choses brillantes qu'il aimait dans sa conversation. » Rossini du reste à employer tous moyens avant de renoncer à ses illusions, il s'imagina alors faire de ce rêveur apathique, de ce poète sublimé et passif, un incroyable exploitation de l'énergie par l'homme — à la zénith de la Chambre des Communes, dans l'espoir qu'il mériterait à rendre compte des débats, et qu'en voyant de près les hommes et les choses, il concevrait quelques nouveaux projets d'articles. Mais il ne pouvait pas écrire une ligne quand il n'avait pas beaucoup de temps devant lui. L'idée qu'on avait demandé un article pressé et qu'on attendait cet article le réduisit à l'impuissance. Un seul jour, par exception, il légua, au cours de la plume, un article remarquable sur les hauts faits par lord Grenville des ouvertures de paix de 1801 au mois de janvier 1800.

Tous les efforts de M. Daniel Stuart demeurèrent sans résultat. Il était encore plus impossible de faire de Coleridge même mauvais sténographe qu'un bon journaliste. Dans sa *Ve de l'érudition*, M. Gilman raconte l'anecdote suivante : « Un de Coleridge fut chargé par le propriétaire et l'éditeur du *Morning Post* de rendre compte d'un discours de Pitt, qui était annoncé même devant produire un grand effet. En conséquence, il parut matin de bonne heure, emportant avec lui ses provisions pour campagne. Ce n'étaient pas des articles qu'il assista à une séance de la Chambre des Communes dans la Gazette de l'époque quand le galeries est tellement remplie d'auditeurs qu'on peut à peine y faire un mouvement, comprendront combien Coleridge était incapable de remplir une semblable tâche. Il s'était rendu en poste à sept heures du matin; longtemps avant que la nuit vienne, il était épuisé de fatigue. Pendant le premier quart heure M. Pitt s'exprima avec élégance et facilité, puis il débita noblement un nombre considérable de mauvaises phrases; et ses longues phrases mêmes choses; on eût dit qu'il voulait tirer vengeance. Coleridge s'enfonça profondément, et se réveilla par intervalles pour écrire ses notes suivantes. A son arrivée à la galerie, il trouva le journal où il avait placé par sa faute le directeur du *Morning Post*, lui fit offrir immédiatement de refaire le cours de M. Pitt, et il écrivit en effet au courant de la plume discours qui obtint un tel succès, que le lendemain sa publication et les jours suivants le directeur du *Morning Post* reçut nombreuses lettres de félicitations. Quelques-uns de ses correspondants lui demandèrent même le nom du reporter; mais secret fut soigneusement gardé. Canning lui-même ne put, lire ses insuccès, en obtenir la révélation. Ce discours, à l'égard des Communes dans la Gazette de l'époque, fut attribué à M. Daniel Stuart et donna quelques-uns de ces détails; il s'avoue que ce fut Coleridge qui sténographia, on du moins qui écrivit en majeure partie ce discours de Pitt; — c'est-à-dire sa réponse à Tierney, à propos du vote d'un demi-million dirigé en 1800, pour subvenir aux frais de la guerre d'Allemagne. » Dans ce discours, dit-il, Pitt avait appelé Bonaparte l'enfant et le champion du jacobinisme. Coleridge avait écrit l'enfant et le nourrisson du jacobinisme, et j'en suis beaucoup de peine à lui faire adopter ma version. Il prétendait aussi que Pitt avait dit : « Je n'ai pas peur de Bonaparte, mais je suis sûr qu'il est invincible à la marée montante du jacobinisme. Je l'assaisir et le tromper; mais je suis obligé de lui laisser mettre cette ruse dans son compte-rendu. »

Malgré toutes les tribulations que lui causa Coleridge, M. Daniel Stuart se foliait plus d'une fois de s'être assuré sa collaboration. A la croire, il est vrai, Coleridge n'écrivit pour le *Morning Post* qu'un très-petit nombre d'articles; et il cite, dans la pièce de vers *Famine and Slaughtering* et le *premier-Lauders* sur lord Grenville, le portrait de Pitt et la pensée *Penances du Diable* (*The Devil's Thoughts*). Mais il est fort remarquable de remarquer que ces quatre ou cinq lignes de ses articles eurent une influence énorme sur la popularité de son œuvre. « Jamais, dit-il, deux écrits si complètement dénués tout intérêt d'actualité ne produisirent une sensation plus profonde que les *Penances du Diable* et le portrait de Pitt. Les uns ou les autres, le *Morning Post* vit augmenter sa vente hebdomadaire de plusieurs centaines de numéros, et cette augmentation se soutint pendant plusieurs semaines. Coleridge n'avait même le portrait de Bonaparte pour faire pendant à celui de Pitt, et je ne faisais pas cent pas dans la rue sans être arrêté et questionné sur ce portrait. Quant au portrait de Bonaparte, pendant dix ans qu'il eut une faveur à me demander. Mais ne tint jamais sa parole. » He! les! le malheureux poète conclut ainsi son article habituelle qui l'a tué; il prenait déjà tort de s'enlever à ce genre de l'opium.

Parmi les diverses lettres de Coleridge que M. Stuart a publiées, je citerai de préférence la suivante; elle nous apprend en outre que Charles Lamb a été aussi un des collaborateurs du *Morning Post*, et que Coleridge a rédigé pour ce journal un grand nombre de « paragraphes de sept à huit lignes ».

« CH. STUART,  
« Je ne suis pas hien du tout; si vous tenez absolument à voir votre article aujourd'hui, j'écrirai; mais je ne puis rien offrir. Si vous pouvez le remettre à demain sans inconvénient, cela vaudrait mieux; car, en vérité, ma tête est horriblement malade. Dans le cas où vous auriez besoin de copie, Lamb « le manuscrit de la Grande table » en quantité suffisante, et vous consente d'en publier dans le *Morning Post*.  
« A VOUS DE COEUR,

« S. T. COLERIDGE. »  
« P. S. Vous enverrez ce soir par Lamb trois ou quatre paragraphes de sept à huit lignes chacun. »  
Ces « paragraphes de sept à huit lignes chacun », Lamb nous révèle dans ses *Souvenirs des journaux* et y a trente-cinq s, étaient des articles d'une ou deux phrases au plus, du genre de ceux qui ont fait en France la fortune du *Figaro* sous Restauration, et du *Charivari* sous Louis-Philippe. « On les avait six pages — (pour un drap d'esprit, dit Lamb, c'était rare) — et on ne venait pas les faire servir; mais ils paraissaient être plus nombreux, à la condition que les nouvelles du jour, les chroniques scandaleuses, et surtout la toute des femmes, en étaient le plus ordinairement les sujets. » « traits d'esprit ou ces *conversations* faisaient fureur en Angleterre commencement du dix-neuvième siècle, ils passèrent bientôt de mode, à la grande satisfaction des journalistes qui, en

avaient fait un jeu, mais qui s'en fatiguèrent, bien qu'ils continuassent à en profiter, à mesure que leurs ressources s'épuisaient.

Daniel Stuart vendit le *Morning Post* en 1803. Depuis cette époque ce journal a souvent changé de propriétaire et de directeur en chef, et il est devenu l'organe de plus accrédité de l'aristocratie britannique. Lorsqu'il comptait parmi ses rédacteurs Markintosh, Coleridge et Charles Lamb, était au contraire un journal d'opposition. Aussi le poète Canning lui a-t-il reproché amèrement ses tendances libérales.

*Couriers and Stars, seditious Evening Posts*  
*Ye Morning Chronicles, and Morning Posts*  
Whether you make the rights of man your theme,  
Your country's liberty, or your God blaspheme.

A l'époque de sa plus grande prospérité, le *Morning Post* s'est vendu jusqu'à 4,500 numéros par jour, c'est-à-dire à 1,642,500 numéros par an. Le trimestre, et non pas l'année comme je l'ai dit par erreur dans mon précédent article, on le *Times* a employé 1,375,000 timbres et le *Morning Chronicle* 441,000, le *Morning Post* n'en a employé que 275,000; mais il a payé pour droits d'annonces presque la même somme que le *Morning Chronicle*, 835 liv 16 sh 6 den., au lieu de 865 liv 4 sh.

AUDOLPH JOANNE.

**Courrier de Paris.**

Temps heureux que le nôtre! c'est l'âge d'or des conteurs. Voltaire l'avait prévu lorsqu'il s'écriait dans son agonie : « Je félicite les générations qui viennent; elles verront de grandes choses! » c'est tout vu. Les informations, les descriptions, la ville en est pleine et les faubourgs en regorgent. Le plus simple itinéraire devient une légende dont on ne saurait aisément priver la fin. Ce n'est pas l'esprit qui court les rues, c'est la nouvelle, et chacun ouvre son journal pour la voir passer. Cette grande chose de notre semaine, pour parler comme Voltaire, vous la connaissez, chacun la sait par cœur : le voyage présidentiel à Cherbourg. Cependant le courrier va se mêler au cortège avec tout le monde (qui l'accompagne, en se fiant à notre dessin pour rajouter un texte qui vient après celui de tout le monde.

Sans reprendre l'histoire de Cherbourg *ad hoc*, on peut constater que le voyage à Cherbourg a été accompli royalement sous tous les régimes. Depuis Henri II, qui s'y rendit en personne jusqu'à Louis XV, qui, dans sa visite officielle, s'y fit représenter par son grand amiral, chaque chef de l'Etat a voulu pousser une reconnaissance jusqu'à ce premier pont de la France vers l'Océan. A l'exception d'un seul qui le traversa à la hâte comme une étape de l'exil, tous y apparurent dans la pompe des ovations et des hommages, et les oripeaux des fêtes qui leur furent données se retrouvent et se retrouveront dans tous les temps.

Ce dernier voyage écrit dans le programme des précédents, sauf quelques variations de langage, offrait donc la triologie connue : visite et réception des autorités, gala officiel, évolutions de l'escadre dans la rade; vous en avez lu la description exacte ou le travestissement un peu partout; seulement dans ce pêle-mêle, on est heureux de voir avec quel ensemble patriotique les historiographes de toutes les nuances rendent hommage à nos braves marins. Le spectacle donné par cette brillante escadre a soulevé des transports d'enthousiasme; un temps magnifique, une rade immense, la flotte pavoisée et renvoyant ses *voiles* à la nombreuse flottille britannique, l'admiration doit rester muette devant ce tableau. Quelques particularités (des misères) ont eu moins de succès. Pourquoi dans cet hommage de bon goût décerné à la France, le quart de ces gentlemen avaient-ils enjolivé d'un aiglon nos couleurs nationales arborées au haut de leurs yachts? Est-ce un tribut payé à la mémoire du grand empereur, un plaidât n'est-ce point un souvenir qui s'adressait au vainqueur du tournoi d'Elkington? L'équipage maudit ou maudite s'était glissé aussi dans le cortège présidentiel, et personne n'a reconnu un prince français dans la personne portant si reconnaissable de M. Lucien Murat, orné d'un frac écarlate et d'un grand corail vertâtre qui égayait encore deux grosses épaulettes. Et il avait aussi tort d'emblèmes de la gloire, et « qui sème les emblèmes, dit la sagesse des nations, récolte des épigrammes. » Entre autres détails remarquables fournis par les journaux élyciens — *mieux vaudrait un sage ennemi* — on a remarqué le suivant qui est décidément malheureux : « Le banquet terminé, on a distribué les *debris* au peuple. » On oublie que la Restauration distribuait des comestibles intacts, et que Napoléon procurait au pauvre un pain où nul n'avait mordu. « La France s'ennuie, » disait autrefois M. de Lamartine. Maintenant elle s'ennuie... à crier. La Manche a répété toutes les acclamations plus ou moins contradictoires du Rhône et du Rhin. Relevez aujourd'hui dans l'histoire d'un autre héros de la Manche l'entrée de Sancho-Pança dans son gouvernement de Brataria, et vous comprendrez mieux ses perplexités; seulement Sancho, inspiré par Don Quichotte, cette grande sagesse, finit par crier : *Vivo Brataria!* ce qui lui assura la majorité!

En de nos amis, revenu de Cherbourg tout abasourdi, nous communiquent une chanson de soldat qu'il a recueillie au bivouac. C'est un « moureau naïf » qui s'exprime à peu près en ces termes : « Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi de l'épouser, si elle voulait; sans serviteur très-humble n'attend que sa volonté, et si ça se fait tout de suite, bien content je serai — Mais la belle ne se décide pas; elle a trois prétendants, sans compter qu'elle hésite à se marier, pour ne point brouiller tous ses galants entre eux.

Tenez, nous venons tout tard pour pouvoir vous offrir la première des histoires qui ont égayé le sérieux de ce voyage; il va sans dire que l'on n'aura pas plus épargné les mazarinades que les coups de grosse caisse. Le *Constitutionnel*, inventeur toujours drôlatique dans les circonstances les plus graves, signalait un enthousiasme impossible à décrire qui aurait éclaté dans une ville du parcours; mais, vérification faite, il s'est trouvé que le cortège qu'il glorifiait

avait pris une autre route. Impossible à décrire, l'ontarose avait été vu par hasard. *La Gazette de France*, une devote, aussi mal renseignée, annonçait une indisposition subite de M. le président de la République, qui aurait fait appeler M. le docteur Ricord. On n'est pas plus malin ou malicieux, et M. le président de la République ne s'est jamais mieux porté.

Attendons les autres particularités, vous ne les éviterez pas; on nomme les historiographes officiels chargés de les recueillir. Au bel des détracteurs on veut opposer le miel des panégyristes. « Les temps sont durs, a dit Bibloquet; les contraires politiques sont dans le marasme. » He! les maximes de ce grand moraliste et de son élève Laginçole ne sauraient être trop méditées. Prenez mon ours! N'est-ce pas la loi qui fait des partis dans tous les temps? Quel conquérant ou quel prétendant exprima jamais mieux les tristesses et les déceptions du pouvoir souverain que Bibloquet lorsqu'il s'écria avec mélancolie : *Tout n'est pas jassin dans notre profession!* Philoposse s'agace aussi bien que hardi penseur, il peint l'ambitieux en deux mots. — A qui appartient cette malle? — Elle doit être à nous. — Ce monde est rempli de malles à la Bibloquet. Ainsi cette acclamation douteuse, cette réception à double face, cette admiration équivoque, elle doit être à nous. « Tu prends me remplacer, dit encore le grand homme au pauvre Sophistes : sans présomptueux, quel talent as-tu? » Et puis l'incident de la carpe vaut seul un long poème. Le livre de Machiavel n'offre pas de maxime plus neuve et moins consolante : « J'ai vu ce matin au marché une excellente carpe que j'achèterai... la semaine prochaine. » Quel commentaire de l'âme du Prince (de Machiavel)! Les ténérités rembarbées, les projets qu'on ajourne, carpe! Les engagements irrévoquables, les promesses sacrées, le serment prêté solennellement, carpe! Une amnistie à provoquer, un chemin de fer à construire, une rade à terminer, toujours la carpe de Bibloquet. Et s'il se trouve des amis sages qui tentent d'arrêter l'imprudent au bord de l'abîme par leurs conseils et leurs remontrances, le profond connaisseur du cœur humain trouve aussitôt la réponse en situation : « Je vais me promener aux Champs-Élysées. »

N'oublions pas plus longtemps notre vignette, qui exige quelque explication. La flotte y est à l'ancre sur deux lignes, formant une allée immense dont les mâts des navires seraient les arbres. A droite, en arrivant par mer dans la rade, le premier vaisseau, c'est le *Jupiter*, de 86 canons, enfant de Cherbourg, où il fut lancé en 1831, puis le *Henri IV*, sorti des chantiers de Lorient, et qui porte cent canons et mille matelots. L'*Yna* vient ensuite; il date de 1814; c'est le doyen de la flotte, et son voisin, le *Talmy*, en est le plus jeune; celui-là, sorti de Brest en 1847, porte 120 canons, et le pavillon du contre-amiral Dubourdieu. L'*Hercule*, de cent canons, né à Toulon en 1836, termine la première ligne. La ligne de gauche ou de bâbord commence au retour par le *Jennapès*, de Lorient (1840); de même l'*Inflexible*, son voisin, sorti de Rochefort la même année, il porte quatre-vingt-dix canons. Après lui, c'est le *Friedland*, sorti de Cherbourg en 1840, de 120, et qui porte le pavillon du vice-amiral Parseval. La *Minerve*, frégate de 60 canons, et huit autres frégates ou corvettes de moindre dimension, parmi lesquelles la *Licorne*, corvette d'instruction des élèves de la marine, forment l'extrémité de la ligne. Terminons ces renseignements par un détail emprunté à un recueil spécial et qui concerne le *Talmy*, l'un des géants de cette flotte; sa description fera juger des autres. Le *Talmy* a dix mètres de largeur sur dix sept de longueur; la hauteur de sa muraille dépassant dix mètres; sa mâture, d'un seul mat, est de soixante-douze; la colonne de la place Vendôme n'en a que quarante-quatre, et le sommet du Panthéon soixante-dix-huit. Les seules voiles du *Talmy* courraient une étendue de sept mille mètres carrés. Ces petits et grands détails ont fait pendant plusieurs jours l'admiration de nos Parisiens en tournée à Cherbourg, et puis l'escadrille leur a donné le spectacle de ses exercices; la manœuvre des voiles, le brancards du combat, et le simulacre d'un débarquement armé en guerre.

Quant au menu du Parisien intrus, peu de chose. Septembre lui ramène d'agréables anniversaires : la foire de Saint-Cloud et les Loges de Saint-Germain; mais le cercle de ces grands bonheurs champêtres s'est tellement étendu dans ces derniers temps, et il en coûte si peu pour aller se distraire en Belgique ou à Londres, que la banlieue en est réduite au charnu des souvenirs. Le ciel d'ailleurs s'assombrit à vue d'œil, la bise commence à pourchasser le promeneur, les grands arbres cachent des névralgies sous leurs ombrages, et le clair de lune a perdu sa séduction. La chasso est ouverte et personne n'a l'air de s'en douter. Rambulotte sonne en vain de bruyantes fanfares, et habile Robin des Bois en fêlé d'Angoules; les fêtes de saint Hubert ont vécu. Les habitants de nos communes rurales retrouvent ces jeux de prince; ils traitent les chasseurs en ennemis de la propriété. Nos Normands sont arrêtés à chaque pas par quelque règlement en habit de garde champêtre, et le gibier ne passe que par le trou d'un procès-verbal. On parle de la chasse au lievre tout à fait manquée par de très-hauts seigneurs, par refus de concours des cultivateurs. — « Votre récolte, bonhomme, on vous la payera, et votre cabane, suppose qu'on la destine ou qu'on la brûle (cela s'est vu), on va en laisser la brasse. » Mais Jacques Bonhomme à l'oreille dure, et voilà pourquoi vous voyez la foule des Rebins des Bois rentrer au legs éreintés, poudrenx, les mains noircies mais innocentes.

Les nouvelles sont d'autant chasseres au abois qui ne savent plus à quel *canard* voler leurs lecteurs. Cette semaine est riche en inventions malheureuses : c'est une troupe d'Autriches engagée à l'illipodrome pour y remplacer les chevaux dans les exercices de la haute école; c'est la maladie des raisins, pour faire suite à celle des pommes de terre; un nègre devenu blanc par un procédé scientifi-



que, l'auteur sollicite un brevet d'invention qu'il irait exploiter aux Antilles; c'est enfin le marmot qui se laisse choir d'un cinquième étage et court jouer à la fosslette, après guérison complète, suivant la formule iodiquée par Toinon dans le *Malade imaginaire*.

A côté de ces puffs insérés pour rien et qui sont donnés pour ce qu'ils valent, un autre, que l'on paye fort cher, s'étale journellement à la quatrième page des journaux, qu'il rompt tout entière: c'est le puff californien. On explique de différentes manières l'opération qui s'accomplit à la faveur de cette annonce. Suivant la version la plus probable, l'entrepreneur, au moyen de cette publicité dont il s'est assuré le monopole, tiendrait en échec les compagnies aurifères. Celles qui n'acceptent pas ses conditions, il les raye du livre de vie, c'est-à-dire de la quatrième page. En outre, des prospectus énergiques, ou la nécessité de son entreprise ost démontrée jusqu'à l'évidence, le recommandent à la confiance des souscripteurs. C'est lui qui tient la clef d'or de cette terre promise à leurs rêves. Nous les attendons à l'heure des dividendes, qui sera le jour du jugement dernier.

Les saltimbanques se réjouissent; leur drapeau se relève; on a regratté leur enseigne, et c'est une industrie qui reprend faveur: on rend à la capitale son champ de foire. L'établissement, concédé pour l'éternité à une compagnie

sérieuse, ouvrira prochainement, dans les terrains vagues qui avoisinent le Château-d'Eau. Il s'agit de centraliser les personnages devenus célèbres à divers titres dans les rues de Paris. Ce sera le rendez-vous de toutes ces tribus nomades: escamoteurs, équilibristes, ventriloques, avaleurs de sabre et de couleuvres, bâtonnistes, jongleurs et formés-suvages, qui amusent l'oisiveté du passant. Plus de phénomènes errants; on leur rend une patrie et le pain quotidien. Vous allez revoir, par la même occasion, les grands farceurs qui déridaient nos pères. Quelle épopée ou rippée! Paillassé et sa suite, la cour d'Arlequin, sa hauteesse Gargantua et son éminence Polichinelle. C'est le chariot de Thespis qui verse une seconde fois au boulevard du Temple. Ceci n'est qu'une annonce, en attendant le compte-rendu, qui promet de grandes ressources au feuilleton.

La ville a beau se dépeupler, les théâtres s'emplissent; l'Opéra a retrouvé une clientèle et sa *Favorite*, mademoiselle Alboni. Les recettes atteignent un chiffre fabuleux, onze mille francs par soirée. Le Parisien n'est pour rien, ou du moins pour très-peu de chose, dans cet effet de l'art, c'est un effet des trains de plaisir. La locomotive est l'auteur de ce miracle, elle recrute pour la salle Lepelletier jusqu'au fin fond de l'Allemagne. Les villes d'eau prêtent leurs baigneuses aux baignoires de l'Opéra. Le Théâtre-Français est en voie de prospérité, sa bonne étoile l'a conduit à bon

port au milieu des écueils de la fantaisie. Il prépare de nouveautés; la première, les *Contes de la reine de Navarre*, comédie des auteurs d'*Adrienne Lecouvreur*, MM. Scribe, Legouvé; l'autre nouveauté encore plus neuve, c'est mademoiselle Madeleine Brohan qui débute dans cette pièce par le rôle principal. Cette jeune personne a eu tous les bonheurs, le Conservatoire l'a couronnée, le feuilleton vante et même le feuilleton la vante un peu trop; elle pose un nom qui lui compte déjà pour un premier succès, il lui reste plus qu'à justifier tous ces heureux présages. Le feuilletoniste, ces galants hommes ou ces hommes galans ne se contentent pas de tresser à la charmante débutante sa couronne de myrte et de laurier, son talent a mûri sa leur plume, et en même temps sa personne a rajeuni. Le mois dernier mademoiselle Brohan cadette avait dix-huit ans, aujourd'hui elle n'en a plus que quatorze, elle fera d'ailleurs bien de débiter au plus vite, afin de ne pas tomber en enfance.

Les enfants, il n'y en a plus, au théâtre du moins, j'atteste la merveille de la Montansier, la petite Céline Matalant. A l'âge où ses pareilles bégayaient encore, la voilà passée comédienne. De la grâce autant que possible, l'esprit au delà de toute vraisemblance, et beaucoup de naturel, ce qui est le comble de l'art, tel est le prodige. Il dit le mot, elle nuance le geste, elle souligne l'intention;



Vue de la rade de Cherbourg, pendant la visite du Président de la République

n'est pas plus précoce. Elle a fait le succès de la pièce, qui pouvait faire son chemin toute seule. Cette *petite Fille bien gardée* l'est fort mal, grâce à madame sa mère, qui la confie à ses domestiques. Le maître dehors, les valets dansent, et ceux-ci veulent danser à Mabillo. Mais la petite Berthe qui s'était endormie sage comme une image, se réveille en enfant terrible, et on l'emmène à Mabillo. Quand la baronne rentre, Berthe est perdue, et puis elle se retrouve sur l'épaulé d'un carabinier. L'enfant a bu du rack et du snick, elle a fumé une pipe, soufflé de la trompette, elle sait par cœur la chanson du *Trin trin*, et se tire d'une cachucha comme un beau petit diable; voilà tout, et c'est peut-être un peu trop de gaieté pour un enfant de six ans. Grassot, en beau chasseur, est d'une laideur à mourir de rire.

Les Variétés, le *Jour et la Nuit*! qui n'eût compté sur un vaudeville héroïque ou fantastique, et vous avez cinq chapitres d'un roman bourgeois. C'est l'histoire d'un peu bizarre, un peu commune de ce cousin d'Amérique comblé de biens par le testament d'un maniaque qui lui enjoint de partager les legs avec le parent ou la parente sans tache qui l'découvrirait dans Paris. Victorin à la recherche du phénix se donne plus de mal que l'Académie en quête des lauréats Monthyon, et à force d'aller aux informations il finit par tirer à moitié la vérité de son puits. Il suit portivement ce que font, pendant le jour, les Ravinet, ses consanguins. Monsieur est la parole des huissiers, qui met le plus vertueusement possible

d'honnêtes débiteurs à Clichy, il persécute ses clercs au nom de la morale, dans le quartier on le tient pour un homme scrupuleux et rangé qui fait maigre en carême et rend le pain béni pour l'édification de ses clients. Madama est une autre bête qui exerce le mariage comme un sacerdoce; ainsi des cousins de nos cousins, car la famille est meublée de saintetés; c'est l'avocat Lasserre, providence de la veuve et de son orphelin, c'est un chantre de paroisse renommé pour sa sobriété et un concierge qui a l'estime de ses locataires. La belle avance d'être éclairé le jour! l'essentiel c'est d'y voir clair la nuit et de tenir la vérité par les deux bouts. Voilà donc ce légataire original qui a retourné la médaille, quel revers! La parenté perd toute espèce de droits au prix de vertu. Ces anges bouffis sont d'horribles diables, l'huissier pratique l'astuce et hante les troisiettes dessous de l'Opéra et autres bas-fonds. L'huissier est une prude en galanterie réglée avec l'avocat, celui-ci est un filou, le chantre est un ivrogne et le concierge exerce une autre profession indécente. L'héritier, que son million embarrassé toujours, finit par en doter une grisette qui l'épouse, manière honnête de la garder. L'idée est ingénieuse et vaut mieux que l'exécution; bref, la pièce est digne d'estime, et les acteurs méritent une mention honorable.

Restent les *Parés sur le pavé*, du théâtre de la Bourse, vaudeville méchant dont les ciseaux de la censure ont fait

un méchant vaudeville. On sait que les auteurs sont gens hardis qui naguère encore mettaient le feu aux poudres: sagittaires de la réaction, ils trempaient leurs pieds dans le fiel, et leurs couplets mordaient jusqu'au sang. Aujourd'hui ces messieurs se ramment et préchent la conciliation, c'est-à-dire que le Vaudeville hydrophobe ne fait plus de recettes; c'est un dénoûment heureux pour tout le monde et qui fait honneur au bon sens public. Voici donc les revolvers politiques sur le pavé, et on leur souhaite d'y rester.

PHILIPPE BESON.

#### Visite aux Ateliers.

(Quatrième article. — Voir N° 385, et tome XV, pages 298 et 373.)

#### ATELIER DE PAUL DELAROCHE.

L'atelier, situé rue de la Tour-des-Dames, où nous nous sommes aujourd'hui nos lecteurs, n'a rien par lui-même d'attirer particulièrement l'attention; on n'y voit aucune des mille curiosités qui font de beaucoup d'ateliers des séries fantastiques d'un aspect bizarre et désordonné. Quelques plâtres, quelques études suspendues à la muraille, une grande toile ébauchée, des chevalets, des échelles, un mot le strict matériel composant le mobilier indispensable d'un peintre, c'est tout ce qu'on y trouve. La psychologie au milieu de ce mobilier puritain, a été enlevée à



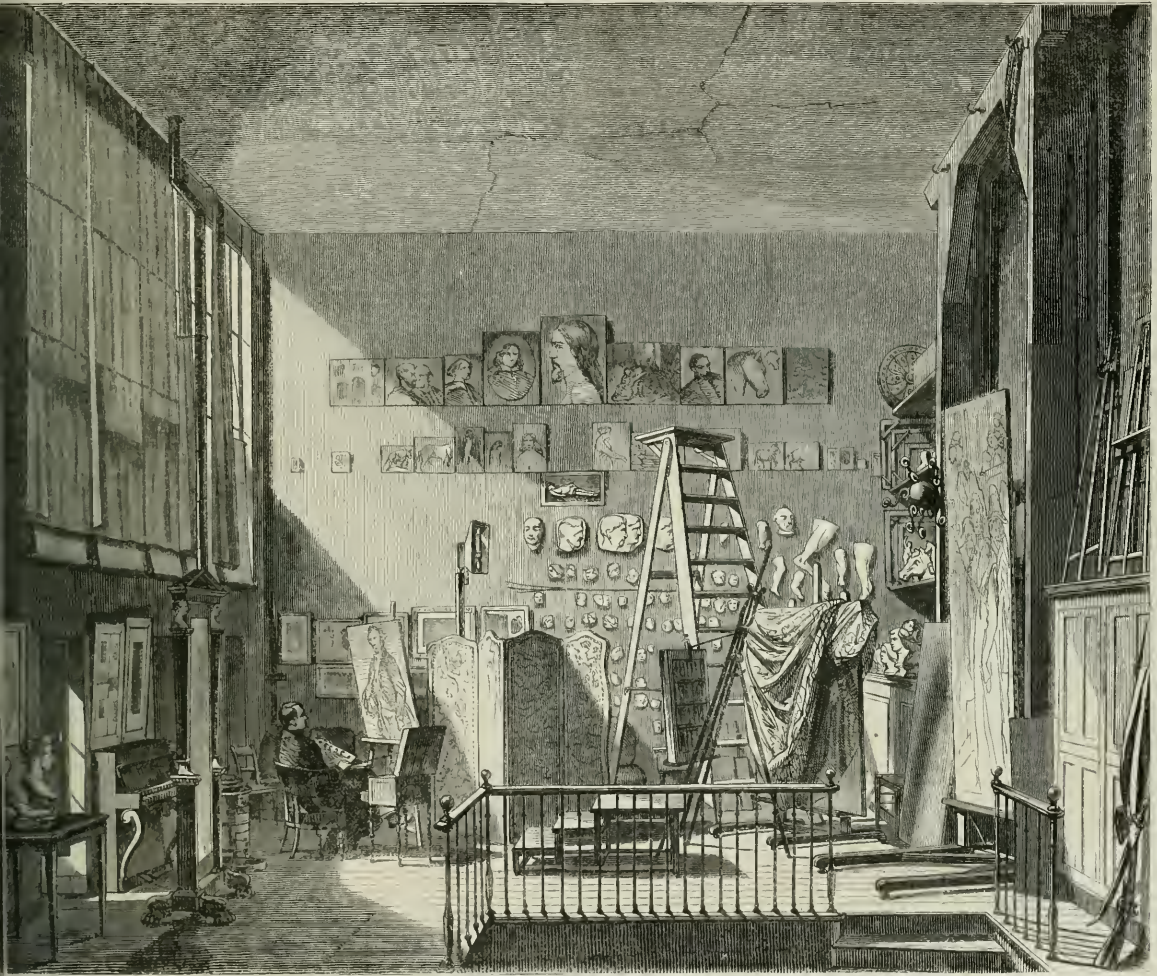
ances de la toilette, et n'est plus là qu'un miroir à con-  
ter pour juger de l'effet d'un tableau ou d'une figure dans  
production renversée. Un piano seul fait exception dans  
ensemble d'objets convergents vers une même destina-  
tion. Ce piano est celui d'une femme charmante regrettée  
de ceux qui l'ont connue : ce souvenir de madame Be-  
che est le seul objet de luxe qu'on remarque dans l'ate-  
lier de son mari. Ici rien n'est donné à la libre fantaisie ;  
le domaine de l'art cherché, étudié, et non de l'art  
ovisé. Malgré sa simplicité, cet atelier n'en est pas  
un des plus intéressants que nous puissions offrir à  
curiosité, parce que c'est celui d'un des premiers peintres  
notre école moderne, et que depuis quelques années cet  
te s'est érigée des expositions publiques, déclinant  
neur des ovations et le déchaînement des critiques en-  
sues et envenimées. La critique artistique peut être aussi  
que possible, sans cesser d'être polie ; elle ne gagne  
à cesser d'être mesurée. Elle est coupable quand à la

place d'appréciations sévères, mais consciencieuses, elle met  
ses infatuations et ses rancunes. Elle a eu trop souvent tous  
ces torts, il faut le reconnaître, vis-à-vis de M. Delaroche.  
Aussi il a exercé la vengeance qu'exercent quelquefois les  
artistes vis-à-vis de ceux qui les poursuivent de clameurs  
injustes et d'invectives, il s'est isolé dans sa dignité et dans  
son silence. M. Ingres en avait fait autant sous le coup éga-  
lement d'attaques virulentes. Il serait plus grand sans doute  
de ne pas céder à l'irritation, de poursuivre hautement sa  
carrière et de verser la lumière sur ses blasphémateurs.  
Mais peu d'artistes ont le courage de ce beau rôle que le  
poète attribue au soleil. Leur organisation impressionnable  
le leur rend très-difficile : *Genus irritabile vatum*. Beaucoup  
même, loin de songer à soutenir la lutte, se laissent décou-  
rager tout à fait. Notre pauvre Gros en a été triste jusqu'à  
se donner la mort.

Nous ne sommes pas pour ceux qui se retirent dans leur  
tente : il y a profit pour l'art et pour l'artiste à une com-

munion incessante avec le public. On peut se consoler par  
la réussite de sa fortune et se faire illusion sur la sincérité  
et la compétence des éloges à huis clos, mais ce n'est qu'au  
grand jour que se fonde la gloire ; le fuir c'est trahir le se-  
cret de quelque faiblesse. De nos jours, où sous l'influence  
de nos mœurs politiques, chacun tour à tour et de plus en  
plus est appelé à affronter la publicité, l'artiste qui en vit,  
dont elle est l'atmosphère naturelle, ne peut pas impunément  
sortir de ce milieu. Que ce soit son goût ou celui du  
public qui se modifie au contact, peu importe, il y a tou-  
jours bénéfice. D'ailleurs c'est bien ici que l'on peut dire :  
la propriété est un vol. Ceux à qui la nature a départi le  
talent en doivent compte à tous.

Depuis plus de dix ans M. Delaroche a cessé de se pré-  
senter à l'exposition du Louvre. Il a toujours conservé dans  
l'opinion publique le rang dû au renom qu'il s'était fait ;  
mais depuis ce temps on l'a perdu de vue. On n'a pu le sui-  
ivre qu'à travers les reproductions par la gravure de quel-



Atelier de Paul Delaroche.

ses de ses œuvres. Pendant ce temps est-il resté stari-  
re? n-t-il progressé? Ses amis, ses élèves seuls peu-  
ent dire.

Le plus grand nombre, nommer M. Paul Delaroche,  
nommer l'auteur du *Richelieu* et du *Mazarin*, de la  
*Grey* et des *Enfants d'Edouard*. La gravure et les  
études ai tant, voilà ses titres les plus généralement ad-  
la popularité. Son tableau de *l'Assassinat du duc de*  
*au château de Blois*, exposé en 1835, l'expression la  
ne et la plus complète peut-être de son talent dans le  
historique traité dans de petites dimensions, ne vient  
d'en seconde ligne, parce que le souvenir en est moins  
ntre, le sujet, par sa nature même, n'est pas destiné  
Jamais bien populaire. Bientôt cependant la belle gra-  
de M. Henriquel-Dupont remettra sous nos yeux cette  
composition que le public néglige un peu dans le  
ment spécial dont elle est l'ornement. La *Mort de la*  
*Elizabeth*, au Luxembourg, tentative isolée dans une  
ouvelle, ainsi que les tableaux de la galerie de Ver-

sailles, la *Prise du Trocadero*, *Charlemagne traversant les*  
*Alpes*, ont aussi leur notoriété, mais ils ont moins d'importance  
dans l'appréciation générale du talent de l'artiste. La  
loute aime la recherche et la correction de son dessin, et le  
fini de son exécution ; mais ce qui l'attire avant tout, c'est  
l'intérêt dramatique des sujets traités par lui. Cet intérêt est  
une veine ouverte de bonne heure et suivie assidûment par  
l'artiste. Dès 1824, il se plaisait à représenter *Jeanne d'Arc*  
interrogée dans sa prison par le cardinal de Winchester, ou  
bien *Philippo Lippi* chargé de peindre un tableau pour un  
couvent et devenant amoureux de la religieuse qui lui ser-  
vait de modèle ; puis successivement, le *prince Edouard* se-  
cours par miss Macdonald ; une scène de la *Saint-Barthé-*  
*lemy*, le jeune *Cavmont de la Force* sauvé de dessous les  
cadavres ; la *Mort du président Duranti*, et les diverses  
scènes tragiques empruntées à l'histoire d'Angleterre et traitées  
avec une élégance qui en dissimulait l'horreur. Le  
*Cromwell* contemplant le cadavre de Charles I<sup>er</sup> est le type  
le plus complet de cette manière contenue, tempérée, de  
peindre des sujets terribles, extrêmes, tout en maintenant à  
l'exécution, au coloris et au rendu des détails toute leur re-

cherche soignée, au lieu de les atténuer pour les subordon-  
ner à l'effet général.

Si, aux ouvrages que nous venons de mentionner, nous  
ajoutons le *Strafford* et le *Charles I<sup>er</sup>*, ses derniers tableaux  
exposés au Louvre, tous deux reproduits par la gravure,  
nous aurons cité les œuvres principales et les plus connues  
sur lesquelles s'est établie la juste réputation de M. Paul De-  
laroche. Nous compléterons cette liste par l'indication de  
quelques ouvrages achevés par lui depuis qu'il cesse d'ex-  
poser, de manière à atteindre le seul but que nous nous  
soyons proposé dans cet article, celui d'énumérer ses divers  
travaux. — Au commencement de l'année 1847, la seconde  
exposition au profit de la caisse de secours de la Société des  
artistes, qui eut lieu rue Saint-Lazare, dans des salles dépen-  
dantes de l'ancien hôtel du cardinal Fesch, offrit à la  
curiosité publique quelques tableaux de M. Delaroche, sans  
son concours direct. Outre la *Jane Grey*, appartenant à  
M. Demidoff, on y voyait encore *Pic de la Mirandole enfant*,  
appartenant au comte de Feltre, et une *Mendiante italienne*  
(Rome 1844), appartenant à M. André. Le beau portrait de  
*M. Guizot* (1837), qui a été gravé, et le portrait de *M. le*



comte de Pourtalès 1836. — manifestait le talent du peintre dans ce genre son lara ou les grands artistes aiment à s'élever. Parmi les principaux portraits peints par M. Delaroché, nous citerons ceux de *Napoléon*, de *Pierre le Grand*, de *Grégoire VII*, de *M. de Voillès*, de *Rénan*, de *Postolet*, de *Salvadry*, *F. Delessert*, *Millet*, de la princesse de Beauveau, de la comtesse *Polocka*, de *madame Rollinquier*. — Il s'est également exercé dans la peinture religieuse. Tout le monde connaît la *Sainte Anélie* qui s'est montrée l'émule des Van-Eyck et des Hemling, et qui a été si bien traduite par le fin burin de Moreau. La gravure a aussi popularisé une *Tête de Christ* et celle de *L'ange Gabriel*. Deux *Sainte Famille*, l'une intitulée *la Vierge à la virgine*, du grandeur naturelle, l'autre *la Vierge au berceau*, sont passées en Angleterre; une *Hérodiade*, grandeur naturelle, est passée en Hollande. Un *Christ au jardin des Oliviers* a été acquis par M. B. Delessert, un autre *Christ en croix* appartient à madame de Beauveau. Un *Moïse exposé* et une *Descente de croix* sont encore dans l'atelier de l'artiste.

La belle gravure de M. François donne une juste idée du tableau des *Pélerins sur la place Saint-Pierre à Rome*, figures grandes comme nature, faisant partie de la galerie du comte Bazinski, *l'Éducation maternelle*, une mère et ses deux enfants, également de grandeur naturelle, faisait partie de celle du roi de Hollande, Guillaume II, qui vint d'être mise en vente. Notre révolution a inspiré plusieurs compositions à M. Delaroché; nous citerons : une *Prise de la Bastille*, un *Banquet des Girondins*, commencé pour la duchesse d'Orléans. Le même sujet avait été traité par lui dans un petit dessin destiné à l'album de la duchesse de Joinville, et remarquable par la précision expressive du trait. Le fini et l'élegance d'urayon. Une grande composition de *Marie-Antoinette* conduite au tribunal révolutionnaire, est en cours d'exécution. Le tableau de l'abdication de *Napoléon à Fontainebleau* a été acheté par un banquier de Leipzig. Ce tableau a été reproduit par M. François, le graveur des *Pélerins sur la place de Saint-Pierre*.

Le dernier ouvrage de M. Delaroché, *Napoléon traversant les Alpes*, a été achevé cette année à Nice. Un premier tableau, sur le même sujet, a été vendu en Amérique. Le nouveau est une reproduction modifiée dans plusieurs détails, mais différente quant à la conception principale. Dans l'un et dans l'autre, le Premier Consul est représenté à cheval sur un mulet dont il abandonne entièrement la direction à un guide; il paraît insensible au spectacle désolé qui l'entoure au milieu de cette solitude alpestre encombrée de neige, où chemine péniblement son armée. Sa pensée est ailleurs, elle est toute à l'avenir et aux rêves de son ambition. Seulement elle se traduit diversement dans les deux tableaux. Dans le premier ses traits ont une gravité sévère, indigne des fortes préoccupations de la pensée réfléchi sur elle-même. Dans le dernier, au contraire, la tête a un air plus jeune, et sous la fixité du regard qui sonde les possibilités de l'avenir, une sorte de joie contenue, d'éblouissement d'une immense destinée, paraît à travers l'immobilité des traits silencieux et méditatifs. Cette lutte secrète de la pensée qui se trahit, cette expression complexe est une des choses les plus difficiles que puisse tenir la peinture, et l'on doit louer M. Delaroché, qui dans ses compositions cherche le côté impressionnant du sujet, de n'avoir pas craint de lutter avec cette difficulté. Comme nous avons eu devoir dans cet article nous interdire les appréciations critiques, particulièrement vis-à-vis des œuvres dernières du peintre, qu'il ne consent pas à soumettre au public, nous ne dirons rien de plus de ce tableau, à qui va sous peu de jours partir pour l'Angleterre. La gravure qui le reproduit est déjà avancée et viendra bientôt prendre rang dans l'œuvre gravée de l'auteur déjà assez considérable. Le *Napoléon traversant le Saint-Bernard*, par M. Delaroché, et le portrait équestre du Premier Consul gravissant le même passage, du même fait, vu à un point de vue différents. Chacun des artistes a voulu profiter son sujet : David en cherchant l'aspect héroïque, M. Delaroché à l'aide d'une impression morale. La peinture de 1850, plus éloignée de l'époque où le fait a eu lieu, se rapproche de la réalité et ne recule pas devant la vulgarité des détails; celle de 1800, contemporaine, a craint de déroger en faisant alliance avec le réel; elle a visé au symbole, et quoique fausse elle restera, parce qu'elle est caractéristique de l'audace et du génie de Bonaparte et de la grandeur de l'époque.

A. J. D.

**Voyages dans Paris.**

**LA BOURSE.**

(Suite et fin. — Voir le N° précédent.)

Vendre ou acheter de la rente ferme, c'est faire un marché avec toutes ses conséquences éventuelles : c'est-à-dire que si la rente hausse ou baisse de dix francs dans l'intervalle d'un an, soit, comme cela s'est vu très-souvent, vous êtes ruiné ou enrichi selon l'importance de l'affaire.

C'est pour remédier aux effets désastreux d'écartés aussi considérables que le marché à prime a été introduit, du moins le taux auquel vous l'achetez, ferme à prime, est à payer plus cher, 97 50, je suppose, mais aussi, en cas de sinistre, vous êtes dès lors assuré de ne perdre qu'une certaine somme.

Il y a des primes à tout prix. Les plus communes sont d'un franc ou de cinquante centimes, et qui reviennent à dire que vous n'êtes exposé à perdre qu'un franc ou un demi-franc sur votre marché. C'est ce qu'on jargon de bourse on nomme tout un ou dont cinquante. Dans les temps nigres comme ceux où nous sommes, on fait des primes de deux ou

même de cinq francs. La hausse en détaille à vingt-cinq centimes et même à dix et cinq centimes celles-ci pour le lendemain.

Les prix de ces diverses primes sont naturellement gradués sur le taux des pertes possibles. Une prime de cinq francs n'est naturellement eue au-dessus du cours du ferme; une prime de deux francs est plus chère, une d'un franc plus chère encore, etc., etc., ce qui s'explique par les grands risques incombant au vendeur dont le bénéfice possible est limité, tandis que les pertes ne le sont point. En cas d'abandon de la prime, il ne pourra jamais égarer que cinq, deux, un franc, cinquante centimes. Tandis qu'il peut être enlaid c'est le mot con-arrivé de dix, de quinze, voire de vingt francs enlevements rares, il est vu, et auxquels il est mis bon ordre), et c'est pour lui tenir compte de cette disparité de position que le marché à prime a toujours lieu au-dessus du cours.

C'est au dernier jour du mois, à deux heures précises, que l'acheteur doit faire connaître s'il garde ou le ou non la prime, et c'est là l'opération si connue en bourse et dans le monde sous le nom de *réponse des primes*. Cette réponse n'a pas besoin d'être faite explicitement : elle est naturellement régie par la situation des cours. Si la hausse s'est faite dans le courant du mois suffisante pour atteindre au niveau des primes, celles-ci sont *levées* : le vendeur doit fournir de la rente à tout prix; dans le cas contraire, les primes sont abandonnées.

Cette réponse solennelle est comme le nœud de la liquidation qui s'ensuit. Si les primes en effet sont levées, il manque, comme l'on dit, *des rentes*; si elles sont abandonnées, les vendeurs, n'ayant plus que faire de celles dont ils s'étaient mis à toute éventualité, les rejettent sur le marché, et de là la hausse ou la baisse. C'est la *position de la place*, toujours nécessairement ignoré, qui détermine dans les fins de mois, et bien plus que les événements politiques, ces brusques soubresauts de la rente si communs et si redoutables.

Il y a comme une sorte de flair en quelque sorte divinatoire pour apprécier cette *position de la place*; mais les plus fins y sont trompés.

Outre l'avantage évident de ne courir qu'un certain risque avec la chance d'un bénéfice illimité, les acheteurs de primes ont celui de pouvoir travailler leur prime tout le mois, et c'est à quoi les habiles ne manquent guère. Dans notre cadre trop restreint, il nous est difficile de donner une idée tant soit peu approximative des diverses opérations que peut engendrer une prime; *vendre ferme* quand une fois on en a atteint le niveau, *plus racheter*, *plus vendre* encore, soit ferme, soit à prime de valeur différente, telles sont les principales évolutions accomplies par un spéculateur expert, s'abritant derrière sa prime comme le soldat assiégé derrière un mur ou une fascine, tant que dure le mois; puis, au jour de la réponse, l'utilisant encore ou s'en débarrassant, par l'abandon, comme d'un fruit dont on a extrait tout le suc.

Ainsi l'on conçoit très-bien que *vendre ferme* sur une prime et au niveau de cette prime se soit, sans risque aucun, à assurer toutes les chances soit de la hausse, soit de la baisse. Or, s'il y a baisse, on rachète avec bénéfices, et l'on garde toujours la prime. Si la hausse survient ensuite, on revend sur cette même prime, et, dans tous les cas, on ne peut en perdre le montant, puisque, d'avance, elle est vendue au taux d'achat. Mais, outre qu'un pareil concours de circonstances favorables ne se présente pas toujours, il faut, pour manier une prime et en tirer tout le parti possible, une dextérité qui en fait le lot exclusif des habiles. Ce n'est pas que les novices et les besogneux n'y aient le plus souvent recours, poussés par leurs agents, qui sont les vrais amis de diminuer leurs chances de perte en se créant un plaisir d'argent de beaux petits ronds à courtage; mais la prime, cette arme à deux tranchants, excelle entre les mains d'un initié, se retourne de la pointe contre l'inséparable qui perd la faculté de se mouvoir dans cet amalgame de *ferme* et de *prime*, et, après quelques mois de cet exercice, finit habituellement par perdre *ferme*.

Il arrive très-souvent aussi que les deux opérations s'engagent simultanément; *acheter ferme* et *vendre immédiatement à prime*, ou bien *acheter une prime* et *vendre ferme*, ou bien encore *prime contre prime*, c'est-à-dire acheter une prime et en vendre aussitôt une autre de taux et de cours différents; c'est ce qu'on nomme une *affaire liée*. Mais l'explication de ces combinaisons que nous ne pouvons qu'indiquer nous entraînerait trop loin. On peut voir seulement par tout ce qui précède que les opérations de bourse, si faciles en apparence, sont loin d'être chose si simple, en théorie même. Pour la pratique, c'est vraiment bien une autre affaire.

*Mili robur et es triplex...* Que celui qui n'a point le cœur cercelé de fer et de chaîne n'approche point de cet écuil. Les plus hardis, les plus vaillants s'y sont vu sombrer corps et biens. C'est la machine à engrangement qui, saisissant le petit doigt, tire et brise le corps tout entier. Pareil à l'océan, la Bourse ne conserve aucune trace des sinistres qui s'y commencent tous les jours. *Apparent vari namque...* quelques-uns s'élevaient sur le naufrage; mais que de naufrages pour un triomphateur du flot amer! Habileté, force, courage, sang-froid, l'énergie, présence d'esprit — et l'heure — et n'est rien de trop pour diriger sur ce flot perfide. Quelquefois l'occasion du gain s'offre à vous, mais si fugitive qu'un instant d'hésitation vous la fait perdre sans retour; puis survient la perte, ce déficit naissant qui, creusé par l'entêtement, atterrit aux profondeurs du gouffre. Il est de grandes phases on tout le monde gagne à la Bourse; ce sont les périodes de hausse continue, comme celle qui inaugura l'émission des premiers chemins de fer, mais il est presque sans exemple que nul y ait gardé son gain. Il n'en va pas ainsi de son début; plus heureux peut-être qu'on n'ait pu le par l'avenir et la perspective de quelques bénéfices énormes, et qui par

cela même représentent la mort de milliers de gens, un vice vient tirer un coup de pistolet à la Bourse c'est la pression pour léguer une opération isolée et sans au coup de main, il a la ferme volonté d'en démembrer gain ou perte; mais le gain le séduit, la perte le déprime peu-à-peu, et si ruine, et l'on compte sur des millions spéculateurs dix hommes, peut-être et encore je ne garantis pas le chiffre), au feu fortement trempés pour être demeurés fidèles à leur résolution première.

Le peuple des spéculateurs est un monde tout à fait pari, comme les marins. Il doit de vivre au milieu de ces et des désastres à sa propre expérience et à sa fermeté encore toutes ses qualités natives ou acquises ne sauraient toujours le préserver du naufrage. Mais qu'un hon étranger à ce genre de négoce, à ce genre de métier, est en lui, et attiré par l'apparente simplicité de l'affaire, se hasarde au milieu de tous ces lours de mer m de quel plus flibustiers, et il y a dix mille à parier contre qu'il y perdra sans ressource. La logique et le sens commun ont que faire en ce jeu perille, en cette mêlée dévorante. Ce sont des qualités dont il faut se défendre et se défendre de vices, car elles conduiraient inévitablement le cultivateur à sa perte.

Un événement prévu ou connu à l'avance conçoit un mouvement former la base d'un calcul, cela est que temporaire. En règle générale, lorsqu'une circonstance apprise ou espérée se réalise, c'est le contraire prévisions qui a lieu. L'effort est *écoumpé* soit en hausse soit en baisse, et la réaction survient. Puis, que de fois événement même tout à fait imprévu n'a-t-il pas produit conséquences tout autres que celles qu'on lui avait prédé que de fois des ministres ou de hauts fonctionnaires pricateurs et félons ont été châtés de leur déloyauté en suivant de grossa pertes là où, se fiant aux noux qu'eux-mêmes avaient reçues les premiers, ils compt sur un large gain! Il faut une spécialité plus qu'ordinaire pour apprécier les vraisemblables résultats d'un incident ou mesure, en tenant compte d'ailleurs de l'état des esprits la position du pays, de la place et de tant d'autres circonstances qui échappent nécessairement à l'œil incertain vulgaire.

Pourtant, dans l'interprétation des événements politiques il est une sorte de boussole. Ne demandez pas à la Bourse d'exalter sur tout ce qui touche soit à la grandeur du pays, soit à l'orgueil national. Durant tout le cours de la pire, la rente qui pour rent ne s'est jamais élevée au et pourtant non-seulement alors nous étions maîtres de rope, mais la France jouissait d'un budget réglé et ordre dans les finances inconnu avant et depuis. Ce fut le contre-coup de la bataille de Waterloo, se en Bourse de Paris par une hausse formidable. Les n'ont point de patrie. Nous rappellerons également le ple de ce spéculateur qui, l'un des premiers instruit traité d'Aix-la-Chapelle celui de 1817, qui avait l'évacuation du territoire français souillé depuis trois ar les troupes de la Sainte-Alliance, creva cinquante che pour acheter à Paris des masses de rentes profitez fut complètement ruiné. Le départ de ces chers Cosaqs de nos amis les Hulus avait produit la stupeur à Bourse et décidé une baisse considérable. La route mo sur un succès de poudre et de fanfares, comme la pri Mogador, qui dans une nuit détermina cinq francs de ha nous laissant la carte à payer des lauriers et de la bat mais il est inouï que jamais un haut fait véritablement reux et national ait été reçu par les écus agitateurs valeurs de portefeuille autrement que par une panique une dépression marquée de toutes les valeurs françaises y compris la-dessus si jamais nous sommes battus que part.

Le dont se préoccupe uniquement la Bourse, c'est la tion matérielle; c'est son rôle, force est d'en conv mais ce rôle, elle le remplit non-seulement sans gra que qui n'est pas son rôle, mais sans initiative et sans leur de vices, sans prévoyance, et nous pourrions pe dire sans intelligence. Qu'on annonce un emprunt, la baisse, beaucoup moins parce que c'est une charge ajoutée à toutes celles qui nous préviennent que qu'on vend tout simplement la rente pour participer au vel emprunt *avec primes* et faire courir de nos misères, que l'emprunt soit ajourné, ne fût-ce que de trois mois, si l'accroissement de la dette flottante, qui est un em d'une autre forme), aussitôt la rente remonte. Trois s mais c'est la fin du monde! Le boursier ne voit que qu'ilation, et après cela, le déluge! Allez donc parler logique et de finances bien réglées à des Colbert de espèce, qui s'alarment si on touche au moindre i anti-populaire et tout gros de révolutions futures, mais en revanche, baltrons des mains et pousseront aux ne rente, si l'on augmente l'effectif de quelque cent baionnettes, c'est-à-dire de cent millions achevant de p la ruine et le désordre dans nos malheureux fina Mais, pourquoi que Paris soit bien cercelé de fer et que déficit chronique de six ou quatre cents millions, soit ou moins entoussément mûssé par un discours-mia que le trésor emprunte sur bons au lieu d'emprunte des rentes, tout est au mieux. Poussons ferme, menons rente au pair! Tout est bien qui finit mal. Vive l'ordre contiance!

Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire!

Bien n'est perfide et dangereux comme une nouvelle Si elle est vraie et importante, elle n'arrive au con des spéculateurs qu'après avoir été exploitée, pressurée, les habiles et les puissants de la finance. Comment la pourrait-elle être en r. Les pigeons voyageurs, les riers, les estafettes, les occureils vespéraux et chauff tout à vapeur, vous parlez les dépêches télégraphiques rensteignent les forts et les grands de la Bourse? On a



arrés les petits joueurs à des gens qui tiendraient une partie écarté sans voir dans leur jeu, tandis que l'adversaire aurait l'œil dans leurs propres cartes. La comparaison est fort utile et se vérifie tous les jours.

Si la nouvelle est fautive, en revanche, on en laisse toute à primer à la dope qu'elle servira à dépouiller. Ces sortes de machines de guerre sont d'un emploi journalier, et on en a par euphémisme nommées *canards*. A bien prendre, la Bourse est une grande volière lancée par quatre espèces d'oiseaux : canards, pigeons, oisons, vautours. En fait de moralité, l'aviologie, qui, du reste, se tiendrait très-morale, n'est pas un jeu de hasard, mais un jeu de chance, et on se fait encore au temps des Mazarin et des Grammont, qui ne se faisaient nul scrupule de se servir de deux pipés et d'écouler des doublons faux à la bassette ou au passe-dix. Des aimables petites dames étaient réputées touts de bonne guerre. On ne s'en cachait point : on s'en vantait même. Ainsi l'un des canards, entre amis, s'entend. Quelquefois, la plaisanterie passe la mesure, et la justice intègre. Il n'y a pas longues années (c'était à la fin de l'Empire) que le digne philhellène, lord Cochrane, fut condamné au piquet sur avoir fait passer en temps fort opportuniste par-devant la Bourse de Londres un écriture portant ces mots en caractères gigantesques : *Paix avec la France!* Pas l'est besoin d'ajouter, je pense, que mildor était à la hausse. Ce que c'est que d'aimer les Grecs! De pareils traits, pour se pratiquer parmi nous plus indirectement et avec moins d'aplomb, l'en sont pas moins très-fréquent.

Il nous reste à tracer une rapide esquisse des deux grandes catégories qui distinguent les spéculateurs : les *hausseurs* et les *baisseurs*. Les Anglais ont deux mots fort expressifs pour peindre ces deux grandes divisions. Pour eux, les *hausseurs* sont des ours, et les *baisseurs* des *taureaux*. L'ours, ourant à son ennemi, se dresse, tandis que le *taureau* baisse la tête pour encaisser son adversaire. Les habiles sont à tous tours et taureaux, et savent saisir le moment de hanter d'allure. Mais il est à remarquer que généralement on est ours ou taureau de naissance; on ne se refait pas; on est atirabulaire ou optimiste par nature. Taureau et ours ont deux anneaux fort pressants et peu prompts à se retourner. Suivez ce candide ours, vous le verrez un ours dans la joie du mirage et de la déception. Au contraire, ce taureau arouche à toujours les naseaux près du sol, et prétend faire saigner le monde avec lui. Laquelle de ces tendances, de ces nonomies est la meilleure? Je ne sais trop. Il y avait un agent de change, fort brave homme, qui, lorsque se présentait à lui quelque client manifestant l'intention de vendre et un demandeur son avis, répondait invariablement : « Eh! eh! vous n'avez peut-être pas tort!... »

A deux minutes de là, un autre le tâtait pour savoir s'il fallait acheter. « Eh! eh! mon brave ami, vous ferez fort bien peut-être! » répétait notre digne agent; et, comme ces médecins rivaux qui tuent et guérissent par un système diamétralement opposé le même nombre de malades, il avait raison une fois sur deux. J'ai entendu toutefois professer par une bouche très-compétente en la matière cette doctrine, « il était plus prudent et plus sûr de toujours supposer le mal de toujours (caver) au pis, en cas d'incertitude, quel que fût l'état du ciel. C'est la théorie de la baisse. » Je crois qu'en l'état de nos sociétés plus d'inévitables fautes que de bonnes sont à prévoir dans le lentain. Mais, et surtout pas de logique, pas de raisonnement et pas de sens commun, car c'est la perte des jours.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, un nombre de spéculateurs étaient à la baisse permanente. Ils subsuaient à chaque fin de mois des différences considérables et les payaient sans murmurer, s'attendant que la mort du roi et l'effondrement attendu de toutes les valeurs pour cette époque si critique les précipiteraient amplement et avec l'écoule de leurs pertes. Événements humains! Louis-Philippe l'autre jour rendait le dernier soupir, et la nouvelle de sa mort était accueillie à la Bourse par une *baisse de cinq centimes!*

#### UN SPECTATEUR.

Éprouve — C'est à tort que le premier article a été signé : *Un Spectateur*. Il devrait être signé comme celui-ci : *Un Spectateur*.

### Considérations sur le Magnétisme animal et le Somnambulisme.

(Suite. — Voir le N<sup>o</sup> précédent.)

La vie du somnambule n'offre aucune trace du désordre qui caractérise les rêves; le somnambule jouit de toutes les facultés intellectuelles et morales dont il est doué dans la vie normale, quelquefois au même degré, d'autres fois avec plus de force et plus d'éclat; il voit, il entend, il perçoit; mais les matériaux de ses perceptions, du moins de quelques-uns, ceux de la vision, par exemple, ne suivent pas, pour arriver à lui les voies qui leur sont si habituelles dans la vie normale. Il a du reste toute son intelligence; il pense, il juge, il raisonne comme dans la vie normale; il a des émotions, des passions; il aime, il hait, etc. Le somnambule peut parler, écrire, calculer, dessiner, faire de la musique, etc.; en un mot, il paraît être, à quelques exceptions près et sur quelques facultés isolées, en possession pleine et entière de sa vie intellectuelle et morale; il n'est pourtant pas dans l'état de vie ordinaire; il n'y a pas, nous l'avons dit plus haut, identité complète ou absolue du moi dans la vie normale et dans la vie somnambulique; quand il reviendra à la vie ordinaire, le somnambule n'aura aucun souvenir de lui-même, aucune idée de ce qu'il a senti, pensé, fait ou dit dans l'autre vie, pas plus que s'il s'agissait d'un autre individu. Ce caractère est aussi tranché qu'il est invariable.

Le somnambule aperçoit le monde extérieur, mais il ne reçoit pas, nous l'avons dit, l'impression des objets comme

dans la vie ordinaire. Il a les yeux ordinairement fermés, on peut même dire involontairement fermés; il voit pourtant ces choses avec une précision et une netteté dont il n'y a n'importe pas d'exemple dans la vie normale; qu'il fasse jour ou nuit, qu'on allume ou qu'on éteigne les lampes, on le voit distinguer, nommer les objets qui l'enlourant; il saisira un très-petit objet que vous pouvez à peine apercevoir dans le jour; il ouvrira un meuble, prendra toutes les choses qui y sont renfermées, les trouvera sans hésiter, la nuit comme le jour; on le verra circuler avec aisance et dextérité, entre les meubles d'un appartement il s'en va sans avoir fait de dessin un labyrinthe embarrassant. Close bien plus étonnante encore! on le verra faire de véritables tours de force, sauter sur des tables, des chaises, et voler des pendules et des canotiers, sans les déranger; marcher sur les bords étroits d'un lit, d'un fauteuil, d'une console; faire enfin mille évolutions étonnantes dont seraient jaloux les plus fameux saltimbanques; notez que la personne qui se donne ainsi en spectacle est souvent une femme faible, en folie, dont les membres sont en quelque sorte enroulés par les nonchalance habituelle d'une vie somptueuse, qui serait absolument incapable, qui n'aurait pas même la pensée, dans la vie ordinaire, d'aucun de ces incroyables sauts.

Il est évident que le moi suivant lequel le somnambule perçoit l'impression des objets extérieurs est un mode spécial, inconnu, et dont les conditions et les voies sont pour nous insaisissables; cette faculté d'apercevoir, de voir enfin les choses qui l'enlourant, sans l'intervention du sens de la vue, est tout à fait incompréhensible; il n'y a là ni action de la lumière, ni réfraction des rayons, ni aucun des phénomènes ordinaires de la vision. Comment cela se fait-il? Que se passe-t-il? Nous l'ignorons. On est tenté de ne pas croire; mais ces phénomènes ont été mille fois constatés dans le somnambulisme spontané, comme chez les somnambules magnétiques.

Mais nous allons reconnaître chez les somnambules des facultés bien plus étonnantes encore. D'abord, ils ont inconsciemment le pouvoir de voir les choses à travers les corps opaques, et à des distances qui peuvent être quelquefois très-considérables pour nous et très-limitées. On peut aisément acquiescer la preuve indubitable de ce fait à peine croyable. Placez un objet quelconque dans un endroit où il n'est visible pour personne, dans une boîte, au fond d'un tiroir, dans un trou en terre, etc.; placez, si vous voulez, dans une pièce voisine, éloignée même; ayez soin de ne dire à qui que ce soit ce que vous avez fait, pour éloigner toute idée de supercherie, tout soupçon de comédie; qu'elles soient vos précautions, le somnambule vous dira quel est l'objet si mystérieusement caché, si profondément dérobé à tous les regards.

Il vous dira quels sont les objets que vous avez chez vous, dans une maison voisine, dans une campagne et jusque dans une ville éloignée.

Vous écrivez une ligne, une phrase sur une feuille de papier, que vous placez, après l'avoir pliée plusieurs fois sur elle-même, sous une enveloppe double, triple, quadruple; vous placez, si vous voulez, le paquet au fond de votre chapeau, dans un secrétaire, dans une pièce séparée de l'appartement où vous êtes; vous n'avez dit à personne ce que vous avez écrit, personne ne vous a vu l'écrire, vous l'avez fait chez vous; vous demandez au somnambule de vous révéler votre secret; il prend une plume, un crayon, et vous transcrit mot pour mot votre phrase tout entière.

Un jour je ne suis rendu chez un somnambule doué d'une clairvoyance extrême, sans avoir dit à personne où j'allais, ni ce que je prétendais faire. Arrivé chez lui, je lui demandai s'il pouvait me dire le motif qui m'avait amené et à quel personne je songeais; il me répondit, et ce qui était exact, que j'étais venu pour lui parler d'une dame à laquelle je portais un vif et tendre intérêt; il me dit le nom de baptême et le nom de famille de cette dame; c'était une étrangère, dont les noms n'ont pas même d'analogues dans les noms français; il me con lut par la pensée chez cette dame, dont la demeure était fort éloignée du domicile où nous étions; il fit plusieurs détours, suivit des rues diverses et arriva enfin à sa porte; il me dit qu'il voyait assise sur son divan, me fit son portrait très-approximativement ressemblant, et me raconta sur le caractère, les habitudes et les antécédents de cette dame, plusieurs choses qui étaient, il est vrai, un mélange de vérités et de fables.

Le lendemain, je racontai ce tour de force à la dame dont il est question. J'eus ses éclats de rire; elle crut que je voulais plaisanter, que je ne parlais pas sérieusement. Eh bien! lui dis-je, je trouverai peut-être un moyen de vous convaincre. Veuillez passer dans la pièce voisine, et là, bien renfermé, bien caché à tous les regards, écrivez sur une feuille de papier telle phrase que vous voudrez; mettez-la sous enveloppe, placez le tout sous plusieurs plis, scellez avec votre cachet; demain je vous rapporterai le paquet, dont le cachet aura été respecté, et je vous dirai ce qu'il renferme. A peine pus-je obtenir ce que je demandais, tant ma proposition paraissait peu sérieuse, extravagante même. Quelle ne fut pas la surprise de cette dame le lendemain, lorsque je lui montrai son paquet sur lequel le somnambule avait écrit, sans briser le cachet bien entendu, ces mots suivants : *Pour croire, il faudrait voir*; telle était, en effet, la phrase qu'elle avait écrite la veille.

Il serait facile de varier et de multiplier ces expériences; toutes elles vous conduiraient au même résultat, et vous démontreraient que les somnambules ont le pouvoir d'apercevoir les choses cachées ou éloignées, malgré les obstacles de tous genres : sorte d'intuition, de vision interne, dont il nous est impossible de concevoir les moyens et les voies.

Ces somnambules ont, en outre, le pouvoir plus étonnant encore peut-être de pénétrer vos pensées, vos desirs, vos émotions de toute nature; de lire en quelque sorte à livre ouvert dans votre cerveau; il s'établit entre le somnambule et vous, qui l'avez mis dans cet état, un rapport intime,

une sorte de communion intellectuelle et morale, par laquelle toutes vos idées, toutes vos affections, retentissent tout ainsi dire dans son âme à mesure qu'elles naissent, et sont plus ou moins distinctement aperçues par lui. Ce rapport peut s'étendre du somnambule à d'autres personnes que vous unissez à lui, soit par un double contact, soit même par l'action seule de votre volonté.

On a prétendu et avancé que les somnambules n'apercevaient pas directement les objets extérieurs placés près ou loin d'eux, qu'ils ne les voyaient qu'indirectement et après les avoir trouvés dans votre pensée, qu'ils ne pouvaient, par conséquent, voir que ceux que vous voyez vous-même et vous révéler que ce que vous savez. C'est une erreur. Il est vrai qu'ils vous disent plus vite et plus facilement ce que vous savez que ce que vous ignorez; mais ils vous révéleront bien souvent des choses dont vous n'avez aucune idée. L'expérience citée plus haut d'une phrase écrite et mise sous plusieurs plis cachetés en est un exemple; en voici un autre : ouvrez un livre quelconque au hasard, lisez, avec un somnambule, le 40<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> ou telle autre ligne de la page ouverte; puis, sans ouvrir autrement le livre, priez-le de lire à travers les feuilles restées en place la ligne correspondante, c'est-à-dire la 40<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> ou autre de la 30<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup>, 50<sup>e</sup> page suivante, que personne assurément ne peut apercevoir, vous le verrez la lire immédiatement, et ajouter, s'il se peut, à votre étonnement.

Ne croyez pas toutefois que cette puissance extraordinaire des somnambules s'exerce facilement et instantanément, qu'ils voient les choses par une intuition rapide, comme nous les voyons, nous, par l'intermédiaire de nos sens. Non; ce genre de vision interne est, au contraire, souvent très-laborieux, et ils n'arrivent quelquefois au but qu'après des efforts pénibles et répétés. Ces efforts ressemblent à ceux auxquels nous nous livrons, quand nous cherchons un souvenir qui se dérobe, une phrase qui ne vient pas ou une pensée abstraite. De plus, ils ne réussissent pas toujours; ils se trompent même quelquefois, et dans certaines circonstances, ils ne réussissent pour ainsi dire pas du tout. Il suffit, d'ailleurs, de la présence d'une personne malveillante, ou qui donne à son incredulité le caractère de la raillerie, pour paralyser leur puissance; de même qu'on nous voit quelquefois, en présence d'une personne qui nous fascine ou nous intimide, nous troubler, oublier l'enchaînement de nos pensées et perdre jusqu'à la voix elle-même.

Ces échecs assez fréquents ne sont pourtant pas des objections sérieuses; toute faculté à ses conditions d'exercice, et quand elle trompe notre espoir, il serait illégitime d'en conclure qu'elle n'existe pas, alors qu'il peut n'y avoir qu'un trouble ou absence des conditions qui la rendent possible. D'ailleurs un fait, mille faits négatifs, ne peuvent infirmer des faits positifs si nombreux, et qu'il n'est pas possible d'attribuer au hasard.

Toutes ces choses ont été constatées mille et mille fois, nous les avons toutes vérifiées, et il est pleinement, surabondamment démontré pour nous que les somnambules ont une puissance extraordinaire et tout à fait inexplicable, une vision interne, une force de pénétration mystérieuse, une clairvoyance élan qui leur permet d'apercevoir et qui se passe en vous, et de voir les choses cachées, voisines ou éloignées, à travers les obstacles de tout genre et malgré les distances. Cette puissance, dans son exercice, suit un mode et des voies inconnues, et paraît entièrement se soustraire à la conditionnalité des organes qui nous mettent ordinairement et nécessairement en rapport avec le monde extérieur. Tous les somnambules ne sont pas également doués de ces étonnantes facultés; il en est qui n'ont que le très-peu de clairvoyance, il en est même qui n'en ont peut-être pas du tout.

Quelle est cette puissance mystérieuse, incompréhensible? Quelle est cette vie nouvelle? Nul ne le sait; on n'aperçoit aucun moyen de le découvrir; on hésite à croire ce qu'on voit et ce qu'on entend; on ne songe pas même à aborder un tel problème. Mais cela est, il serait puéril et déraisonnable d'en douter, après mille expériences et mille preuves qui ont tant de fois vaincu les soupçons et forcé la conviction. Ce ne sont pas des vérités mathématiques, sans doute, mais ce sont des vérités de fait, des vérités du même ordre que tout ce que nous apprenons dans l'étude de la nature et même dans la pratique ordinaire de la vie.

Que se passe-t-il chez un somnambule qui aperçoit des objets cachés, voisins ou éloignés, séparés de lui par des distances quelquefois énormes ou l'interposition d'obstacles de tout genre? L'esprit, le principe du sentiment et de la pensée, l'âme, en un mot, a-t-elle le pouvoir de franchir toutes les barrières, de sortir de toutes les voies qui lui ont été prescrites dans ce monde pour aller saisir directement les choses? A-t-elle sauté, pour ainsi dire, d'un degré, en passant au delà des organes? Comment peut-elle, sans se servir de ses instruments matériels ordinaires, les organes des sens, apercevoir les divers modes des corps extérieurs? Comment les couleurs lui arrivent-elles sans qu'elles lui soient portées par l'œil? Comment peut-elle se rendre dans la merveilleuse élaboration qu'on fait l'organe de la vision dans ses délicates réfractations? Questions insolubles! Abîmes, que l'esprit humain ne franchira, sans doute, jamais. Il est sensible que tous ces mystères doivent paraître tout à fait incroyables aux matérialistes, et pourraient même être invoqués, comme objections, contre leur doctrine qui réduit le sentiment et la pensée à de simples fonctions d'organes; ils ne sont sans doute pas explicables pour les spiritualistes; mais au moins ceux-ci, qui admettent un principe immatériel, une âme servie par des organes, sont forcés de croire qu'il existe un lien insaisissable par lequel l'âme s'unit à des organes matériels, par lequel l'esprit commande à la matière; ils peuvent, à la rigueur, concevoir que ce lien invisible et inconnu se place, dans le somnambulisme, s'élanse au delà de nos organes, et se porte entre les corps extérieurs et le principe immatériel lui-même.

(La fin au prochain numéro.)



# Le Rhin.



Schaffouse

Le voyageur exact — nous entendons par là cette classe de touristes consciencieux, notant avec une précision cadastrale jusqu'aux bornes milliaires, — qui se propose d'explorer le cours du Rhin, croirait certainement avoir manqué à l'objet important de son excursion s'il n'avait remonté dans les profondeurs du Pays des Grisons, afin de prendre le fleuve à sa source initiale. Ce surcroît de fatigue ne nous paraît d'ailleurs pouvoir être racheté que par le seul attrait de satisfaire un scrupule de géographe, et ce n'est pas assez. Ce n'est pas que les beautés naturelles de la contrée soient absolument à dédaigner; elles ne manquent même pas à un certain degré de ce caractère de grandeur qui saisit vivement l'esprit. Mais déjà le voyageur a eu le temps de se familiariser avec les aspects pittoresques, les scènes imposantes et sublimes, avec les étonnantes merveilles de tout genre que la Nature multiplie avec une si prodigieuse variété sur le sol de la Suisse; en sorte que son imagination est moins profondément impressionnée d'un spectacle dont l'intérêt diminue par le contraste.

Le voyageur, au contraire, qui recherche avant tout les beaux effets et les grandes peintures en dehors des préoccupations minutieuses auxquelles nous faisons allusion tout à l'heure, devra s'arrêter à Schaffouse. C'est là que commence le Rhin. Dans son parcours supérieur, en effet, il ne fait que recueillir des affluents et décrit un cours capricieux, tourmenté, selon la configuration accidentée des fonds sur lesquels il roule. La masse générale des eaux présente, dans



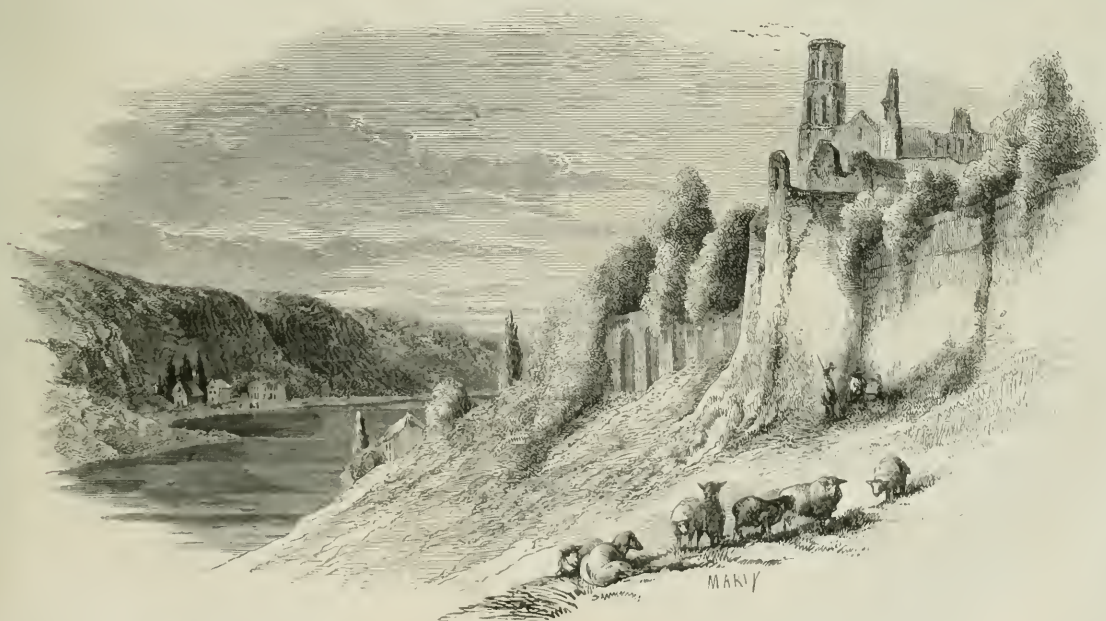


Heidelberg.

cet état, un mélange de teintes qui varient sous l'influence des circonstances locales. Jusqu'à Reichenau, où le lit du Rhin s'élargit, rien ne donne encore l'idée d'un grand fleuve; mais à partir de ce point il perd sa fougue aventureuse, et, réunissant toutes ses branches, serpente majestueusement à travers la belle vallée de Rheintal et va se jeter dans le lac de Constance, près de Reineck. Depuis sa sortie du lac jusqu'à Schaffhouse, c'est-à-dire sur une étendue de neuf

lieues, le Rhin est navigable et porte des bateaux d'une grande dimension. La navigation est interrompue près de cette dernière ville par une digue de rochers qui coupe le cours du fleuve. Au delà de Schaffhouse le lit va en rétrécissant, et les eaux, contenues entre deux rives escarpées, roulent avec impétuosité sur un fond rocailleux jusqu'au-delà de Neuhansen, où le Rhin forme un saut de 70 pieds de hauteur. Il est peu de perspectives que l'on puisse com-

parer à l'effet de cette cataracte. L'art de la description ne saurait rendre avec quelque fidélité l'horrible chaos de cette scène grandiose. L'esprit oublie toute activité en présence de cette sublime horreur. L'œil contemple avec une morne attention ces longues spirales écumeuses qui se tordent convulsivement et mugissent avec un épouvantable fracas, au sein d'un désordre sans nom, mais qu'un poète a heureusement caractérisé en l'appelant un *Enfer d'eau*. L'impression



Le Neckar.

que laisse dans l'âme cette image magnifique est des plus profondes et ne saurait s'effacer. C'est une de ces harmonies naturelles qui révèlent le plus éloquentement la puissance infinie de Dieu et la faiblesse de l'homme.

De Lauffen, où se trouve la chute du Rhin, jusqu'à Bâle, sur une étendue de trente-trois lieues en suivant les inflexions

du fleuve, le touriste n'a que peu à recueillir. De même entre cette dernière ville et Manheim. Le Rhin coule ici entre deux rives bien cultivées; c'est dire que le paysage offre une certaine monotonie. La contrée baignée par le Rhin n'a d'ailleurs qu'un médiocre intérêt historique; peu de villes célèbres, à l'exception de celles auxquelles les armes

de Louis XIV ont donné une illustration presque récente; peu de ces ruines du moyen âge qui racontent à la génération présente l'histoire du passé; enfin un très-petit nombre de ces beautés qui charment l'artiste et le poète. Le touriste devra en conséquence préférer au parcours du fleuve la voie qui le conduit directement de Bâle à Heidelberg, où



sa curiosité sera largement défrayée par les monuments intéressants que renferme cette ville, entre autres le Château, ouvrage du quatorzième siècle, autrefois la résidence des comtes palatins du Rhin, et dont le sombre antéchrist contrastait gravement avec les frais épanouissements d'une nature toujours jeune. Un chemin de fer relie Heidelberg au Rhin, à Mannheim; ce qui permet de saluer au passant la vieille cité de Worms, située sur une terre presque classique, comme ayant été le théâtre des exploits des armées romaines, le séjour des rois francs et, depuis, le siège de dictées fameuses dans les annales du moyen âge.

Worms est comme le vestibule de Mayence. Quand on a déjà visité cette ville, toute pleine de souvenirs, on s'est en quelque sorte identifié avec l'histoire de Mayence, qui a eu les mêmes destinées avec une fortune plus grande. Guerrière et savante, illustré dans les arts, florissante par son industrie et son commerce, Mayence exerça longtemps un suprême sur les autres villes du Rhin. Elle s'éleva au comble de la prospérité de la quinzisième sous ses princes-évêques pendant les treizième et quatorzième siècles et une partie du siècle suivant. Cette période historique, la plus brillante des fastes de Mayence, est en même temps une des plus curieuses, des plus animées et des plus éloquentes de l'histoire générale des populations germaniques répandues sur les bords du Rhin. Elle comprend une des époques de la féodalité qui ont été le plus durement sur les anciens habitants de ces rives, que la nature même du pays semblait devoir soustraire à toute domination. C'est à l'étude de cette période pleine de mouvement et marquée par des luttes, par des vicissitudes d'un pathétique attachant, qu'il faut demander la clef des monuments et des traditions qui subsistent encore et qui impriment à cette contrée un caractère triste et sympathique.

En quittant Mayence, le Rhin décrit une courbe immense qui vient aboutir à la hauteur d'Elfeld, après avoir baigné une vallée d'une admirable fertilité. Parvenu à ce point, ses bords changent subitement d'aspect. Des escarpements s'élevèrent presque à pic au-dessus du fleuve, et sur la croupe de ces hauteurs mamelonnées, des forêts sombres et denses étendent leur feuillage et projettent des ombres épaisses sur les eaux. On aperçoit par intervalles les ruines encore debout des nombreuses forteresses que la féodalité avait bâties comme des nids d'aigle à la pointe des rochers et qui servaient aux chevaliers voleurs pour commettre impunément leurs exactions et leurs brigandages. Ce système de rapine, qui a prévalu dans les pays de coutume féodale pendant tout le moyen âge, ne s'est appesanti nulle part d'une manière plus oppressive qu'en l'Allemagne, et particulièrement sur le cours du Rhin, où une foule de ces bandits à l'épée semblaient avoir incorporé à leur domaine privé. Une pareille usurpation eût à leur profit des droits excessifs et dont ils usaient à discrétion, sans mesure, sous la protection de leurs impénétrables bastions. Le remède à des abus aussi excitants devint enfin sortir de l'exces même des maux qu'ils engendraient, et vers le milieu du treizième siècle, la domination féodale fut violemment ébranlée sur les bords du Rhin, grâce aux efforts combinés des populations qu'elle avait foulées.

Le récit suivant, puisé aux sources qui consacrent le souvenir de cette résistance héroïque, nous a paru très-propre à faire connaître les particularités remarquables qui se rattachent aux lieux qui nous restent à parcourir.

Un peu au-dessous de la ville de Bingen, et sur la rive gauche du Rhin, on voit se dresser fièrement au bord même du fleuve, un rocher d'une surprenante élévation. Cette imposante masse, à laquelle on a donné le nom de Rheinfels, à cause de sa position, est couronnée à son sommet par des ruines majestueuses, et qui, dans leur état, laissent encore deviner un des châteaux forts les plus redoutables qui aient commandé sur la ligne du Rhin. A son origine, cette construction reçut une destination pieuse, et servit de retraite à des religieux; mais, vers le milieu du treizième siècle, un comte de la maison des Katzenellenbogen, puissante dans le pays, déposséda les moines et transforma cet asile de paix en citadelle. Le comte était un homme dur et méchant, joignant à une avarice sans bornes une injustice sans frein. Il s'était rendu odieux à tout le voisinage autant par les mauvais traitements qu'il infligeait légèrement à ses vassaux, que par la manière inique et abominable dont il les pressurait en vue de grossir son épargne. Les fruits de ses exorbitantes extorsions l'avaient rendu si épuisé qu'on ne l'appela plus que Dieter der Reiche, qui veut dire: Dieter le Riche. On ne pouvait citer aucun acte qui put faire soupçonner en lui quelque bienveillance. Tous les instincts gouveux avaient été étouffés dans son cœur par la soif immodérée des richesses. Aussi, en le voyant s'établir dans une position fortifiée, tout le pays fut dans la consternation, car on ne doutait pas que son audace ne s'accrût en raison des moyens qu'il avait de faire le mal avec impunité.

Dépendant rien n'était si misérable que la vie de ce riche qui appauvissait les plus pauvres pour ajouter à ses inutilités richesses; car, étant avare, il accumulait sans discernement et pour le seul plaisir d'accumuler. Il avait épousé dans sa jeunesse une femme qui avait toutes les vertus qui lui manquaient. Bonne et compatissante, la comtesse ressentait vivement les maux que les pechiants mauvais de son époux répandaient autour de lui; mais, dominée par l'ascendant du comte et livrée à sa propre faiblesse, elle ne pouvait que gémir sur des excès qu'elle était impuissante à prévenir ou à mollir. Ce fut une première cause qui l'éloigna de son époux, ou plutôt de son maître; car celui-ci ne lui épargnait aucun genre de contraintes, et la tenait dans une étroite dépendance, qu'elle en était réduite à envier le sort de ses frères.

De cette union mal assortie était née une fille qui, dès sa plus tendre jeunesse, faisait déjà présager en elle les soufi-

ments bas et pervers de son père. Cette naïs-ance contraria l'orgueil du comte, qui se voyait frustré de l'espoir de perpétuer le nom des Katzenellenbogen; et il en éprouva contre sa fille un ressentiment si vif, qu'il la traitait en toute occasion avec une rigueur presque haineuse. Sous l'influence d'une éducation mal dirigée et d'une éveillette dont s'irritait le caractère violent et vindicatif de la jeune comtesse, toutes ses inclinations perverses se développèrent rapidement, malgré la vigilance maternelle. Elle devint bientôt pour tous ceux qui l'entouraient un objet de haine, et pour sa mère, qui ne pouvait se dissimuler son méchant naturel, une source d'amers regrets. Ce ne fut que bien longtemps après, et lorsqu'il l'eut grandement éprouvée par les vices de son unique enfant, que le ciel envoya au comte Dieter un héros mâle, qui devait être une aggravation de son caractère. Celui-ci en effet montra dans sa première enfance le germe des vices les plus contraires à la pureté de son père. Ces dispositions, pressenties de bonne heure par le comte avec des angoisses infinies, éclatèrent dans son esprit dès iniquités qui empoisonnèrent la joie que cette naissance désirée lui avait d'abord causée.

Dès qu'il se vit à l'abri derrière ses solides murailles, le comte Dieter, comme on l'avait prévu, ne mit plus de bornes à ses déprédations. L'heureux et forte assiette du Rheinfels, qui commandait le passage de Saint-Gor, ou le Rhin présente l'aspect d'un lac délicieux, fut encore de ce rocher comme la clef de la belle et heureuse vallée de Mühlenthal, qui continue la fertilité du vallon de la Nahe. Le comte eut bientôt mis tout ce pays à rançon. Les riverains eurent particulièrement à souffrir des exactions des maîtres de Rheinfels. La navigation, déjà entravée par un système de péage qui érasait le commerce au profit des châteaux, fut frappée de nouveaux droits au passage du Rheinfels. Ces impôts iniques élevés de la manière la plus vexatoire, sur tous les bateaux sans distinction. Il en résulta un mécontentement parmi toutes les industries intéressées à cette navigation, et le nom de Dieter le Riche ne tarda pas à être en exécution de Bingen à Boppard.

Parmi les religieux que le comte avait précédemment expulsés du Rheinfels, un seul avait refusé de suivre ses frères dans la retraite que leur ouvrait l'abbaye de Siegbourg. Il était allé s'établir dans une cabane de l'autre côté du Rhin, sur la montagne qui domine Saint-Gorhausen, et y vivait dans la pratique d'une vie pleine de dévotion et d'austérité. Ses connaissances en agriculture le faisaient rechercher par les paysans des alentours, auxquels il enseignait le traitement de la vigne, et des plus grandes richesses du pays. Dans les fréquents entretiens que ceux-ci avaient avec le bon moine, ils ne se faisaient pas faute de l'élogier de leur inimitié contre le Riche maudit qui, par son insatiable avarice, tarissait toutes les sources de prospérité que l'industrie avait su faire sortir des entrailles d'une nature ingrate. Mais Kuno — c'est le nom du moine — les exhortait à la patience et à la résignation, ne doutant pas, disait-il, que Dieu n'ouvrit un jour les yeux du comte Dieter et ne fit entrer dans son cœur les trésors de mansuétude et de justice qui étaient dans l'âme de la comtesse son épouse. C'est ainsi que Kuno cherchait à ramener ces esprits irrités en leur montrant l'exemple de la modération et de la douceur.

Il y avait alors à Orbien un pêcheur nommé S. Hall, qui avait eu de nombreux démêlés avec les gens du comte à l'occasion de la perception des droits de passage, et qui en avait conçu une haine si profonde contre le seigneur du Rheinfels, qu'il ne faisait aucun mystère de ses sentiments, et allait dans le pays cherchant à inciter ceux-là mêmes que, par ses sages conseils, Kuno tentait de préserver de toute pensée de révolte. Il arriva que Dieter fut instruit des discours et des menées de ce vassal rebelle, le fit appréhender et jeter dans une des fosses du château. Cette arrestation excita une vive émotion dans le voisinage; non que cet acte de rigueur fût nouveau, mais parce que Schaff y était regardé comme un homme probe et qu'on savait le comte Dieter d'humeur à tirer une vengeance cruelle des propos qu'une juste indignation avait arrachés au pêcheur. Mais telle était la terreur inspirée par le redoutable sire de Rheinfels que pas une plainte, pas un murmure ne s'éleva en faveur du prisonnier.

Cependant, vers le soir de cette journée, des pêcheurs venaient de jeter leurs filets près du banc de Lurley.

— Enfants, dit un voix qui semblait sortir des eaux, en core un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point. L'un des forts sera brisé et ceux qui ne faisaient que chanceler seront ceints de force.

La voix se tut; mais elle reprit bientôt après:

— Que ceux qui veulent le règne de la modération et de la justice se lèvent et s'en viennent à la vallée d'Erenthal, où siègeront les justes et les forts.

En achevant ces mots, la voix se mit à chanter sur un mode vif et plein d'un sauvage expression:

Rhin puissant, notre père, écoute tes échos,  
Souffle au cœur de tes fils la valeur des héros!

El l'écho de Lurley répéta sept fois les dernières paroles de ce chant qui allèrent se perdre en mourant dans les profondeurs de Lurley-berg.

Le mystère de cette apparition pénétra les pêcheurs d'une terreur profonde.

— Si ma foi de chrétien, dit l'un d'eux, c'est la Vierge de Lurley qui nous jette ses malédictions. Reconnons nos filets et gagnons les bords, car elle pourroit bien de son souffle nous pousser sur le Gévir et nous y engloutir par le pouvoir de ses charmes.

— Tais-toi, poltron! reprit un des pêcheurs avec une mâle rudesse. Ne sais-tu pas que la Vierge n'a jamais fait entendre que des chansons d'amour, et c'est un chant de guerre qui tout à l'heure frappait nos oreilles. Par saint Worme! si c'est l'arc du Riche qui doit être brisé, nous serons là! Et il se sera pas dit que Wolke le pêcheur de Saint-Gor, n'aura, comme son père, que des plantes à envoyer à ce damné sire de Rheinfels.

— Que prétends-tu faire? répliqua le premier interlocuteur.

— C'est très-certainement une voix inspirée d'en haut que celle qui nous parlait de force et de justice! J'irai à Erenthal, dit Wolke avec l'accent d'une ferme résolution.

Ses camarades tentèrent inutilement de l'en dissuader en lui représentant les chances d'une pareille expédition et le peu de succès qu'il en pouvait promettre; mais Wolke resta sourd à toutes les suggestions. En même temps il ramena son filet et laissa dériver son bateau jusqu'à Saint-Gorhausen, où il aborda. Les ombres de la nuit avaient déjà effacé les objets; on n'apercevait que la masse sombre des montagnes se détachant en noir sur un ciel sans transparence et sans lumière. Nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est, dans l'éloignement, le bruit des flots roulant avec impétuosité sur les rochers, ou le vent qui soufflait sur les forêts. Wolke s'enfonça dans l'étroit sentier qui conduit à Erenthal, qu'il eut bientôt dépassé, et se trouva peu après à l'entrée de la vallée d'Erenthal. Le sauvage physionomie de ses lieux était couverte par l'ombre; mais les rochers bizarres ou terribles qui se rapportaient à cette vallée suffisaient pour en retracer toute l'horreur à l'imagination du pêcheur. Il s'arrêta un moment, incertain sur la direction qu'il devait suivre. Tout à coup il entend devant lui, à une certaine distance, la même voix qui avait déjà retenti près du banc de Lurley; elle disait:

« N'alandone pas ta confiance, qui doit avoir sa récompense. Il nous faut être patients et courageux, afin que nous remportions l'effet des promesses qui nous sont faites. Marche, marche toujours dans la voie où l'a guidé le sentiment de la justice. »

La voix se tut. Wolke se mit à marcher dans la direction où la voix l'appelait. Son pied mal assuré trébuchait presque à chaque pas sur un sol raboteux, inégal et qui n'avait jamais été frayé. Un moment toutes les crocances naïves du temps se révélèrent dans son esprit. Il se crut le jouet d'un de ces génies qui séduisent les hommes pour les perdre. Il entroyait déjà à l'extrémité de la route une main tendant vers lui quelque paré diabolique qui engageait son âme chrétienne à l'Esprit des Ténébres. Sous l'impression de ces idées, sa marche se ralentit; mais au même instant la voix mystérieuse lui cria:

« Faillir près du but, c'est un signe de faiblesse: souviens-toi de Dieter!... »

A ce nom, Wolke se sentit ranimé et redoubla de vitesse comme s'il eût voulu rejoindre le zuit le mystérieux, invincible, qui le dirigeait; mais il lui était impossible de distinguer aucune forme à travers l'obscurité profonde de la nuit. Bientôt après il fut frappé par des accents d'une suavité parfaite et qui paraissaient partir de derrière une colline. C'était toujours la même voix; elle avait revêtu un charme inexprimable dont l'effet agissait puissamment sur l'âme du pêcheur. Elle chantaient:

Monts, tressailliez; sautez, collines!  
Le rocher manœuvrait debout.  
Demain n'offrira plus que ruines,  
Sous le doigt de Dieu qui peut tout.

Au point où Wolke était alors parvenu, il put apercevoir à sa gauche un chemin creux, taillé dans la roche et dominé d'un côté par les premiers escarpements de Thurberg, de l'autre par un banc de roche granitique. Le sentier allait en inclinant jusqu'à l'entrée d'une vaste ouverture, de l'intérieur de laquelle une lueur vacillante rayonnait faiblement au dehors. A la faveur de cette lumière, Wolke vit s'introduire sous cette voûte une femme jeune, d'une admirable beauté, et dont le costume lui parut bizarre. Cette apparition lui sembla un rêve. Il ne savait que croire de ces formes délicates qui venaient de passer sous ses yeux. de l'étrange de cette scène et de l'issue qu'elle pouvait avoir. Il n'entroyait pas qui l'avait rapporté cette femme, qui s'était montrée à lui d'une façon si inattendue. Le comte Dieter, contre lequel elle avait allumé en lui le désir de la vengeance. Cepen tant il s'était engagé trop avant dans cette aventure pour reculer maintenant. En conséquence, il marcha résolument vers la caverne. Lorsqu'il en fut assez près, la lumière s'éteignit; tout rentra dans l'obscurité. Une main, qui ne pouvait être autre que celle de l'inconnue, vint saisir l'une des sienes et l'entraîna dans la grotte.

A l'air humide et froid qui le frappa nu visage, aux émanations répandues autour de lui, Wolke put juger en ce moment qu'il était dans la carrière d'une des mines qui sont exploitées de temps immémorial dans cette vallée. Une voix grave, retentant dans les ténébres, s'adressa à lui avec le ton d'une mâle énergie:

« Que viens-tu faire dans l'assemblée des Justes et des Vaillants? » lui dit-elle.

Wolke comprit qu'il se trouvait alors dans cette réunion d'hommes forts dont lui avait parlé le Voix de Lurley. Il répliqua avec assurance:

« Je suis venu, d'après l'avis qui m'en a été donné par le ciel, pour joindre mon ressentiment à celui des hommes courageux qui veulent la perte du Riche et une justice plus exacte de la part des maltres qui écrasent le pays. »

« Bien parlé! dit d'une voix brève le personnage qui avait apostrophé le pêcheur. Qui es-tu et quels gages peux-tu donner de ta sincérité? »

« Je me nomme Wolke et j'habite Saint-Gor. Puisque vous m'assurez que je suis ici dans une assemblée d'hommes, s'il est quelqu'un parmi vous auquel ce nom soit déjà connu, je le délire de dire que c'est celui d'un lâche ou d'un traître. »

« Il dit vrai, ajouta une voix. »

« Il suffit, reprit le premier interlocuteur. Ecoute, Wolke, il est pas besoin de tu n'es, comme les frères, de justes motifs de haine contre l'orgueilleux maître du Rheinfels et toute cette race d'opresseurs qui tordent les pauvres peuples du Rhin. Il est temps d'apprendre à ces tyrans que l'homme ne sera pas le plus fort par sa force, et que



s'ils ont pour eux leurs armes et leurs remparts, nous avons pour nous le droit et la justice, pour lesquels le Seigneur combat toujours. Si tu veux la fin de ce règne d'impie et d'inquiétude. Viens avec nous; tu seras notre frère et nous nous tiendrons comme les doigts de la main. Qui importe notre nombre! on ne peut compter le nombre de Dieu. On compte le nombre de ceux qui sont des hommes courageux qui le font faire. On compte le nombre de ceux qui le font faire. Dieu l'a faite à la rédemption par le sang de son fils, et d'avoir ni repos ni paix jusqu'à complète extermination de ces lâches voleurs qui se sont faits nos maîtres.

— Le jure, dit Wolke d'un ton de voix solennel.

— C'est bien; et maintenant tu vas connaître tes frères.

Aimez-vous, entraidiez-vous les uns les autres. — A ces mots une lumière, tenue cachée pendant cet entretien, illumina soudainement la cavité dans laquelle la scène se passait, et le pêcheur put remarquer alors que le personnage qui lui avait adressé la parole avait le visage ouvert d'un masque. Autour de lui étaient rangés une trentaine d'individus, qui paraissaient appartenir pour la plupart à l'industrie des mineurs, ou des ouvriers des carrières. Tout dans l'attitude de ces hommes décelait un respect profond pour le personnage masqué, dont l'air autout que le langage annonçait qu'il appartenait par son éducation à une classe supérieure à la leur. Tous se pressèrent autour du nouveau venu et s'échangèrent avec lui un serrement de main avec tous les signes d'une effusion évidemment inspirée par l'enthousiasme qui animait tous les cœurs.

Cependant Wolke fut distrait de la scène principale par un objet d'un intérêt non moins sympathique pour lui. Tandis que les frères se resseraient, ainsi que nous l'avons dit, leurs liens de fraternité, la jeune fille, qui était restée tapie contre les parois de la cavité, s'approcha de l'homme au masque, lequel s'apprêta à quitter les lieux, et sembla se disposer à le suivre. Des rayons de lumière, tombant alors sur le visage de la jeune fille, éclairèrent une beauté merveilleuse, et dont le type réalisait l'énergie et la noblesse. Le costume, taillé d'une manière originale, relevait avec une élégance exposée des grâces d'elles-mêmes accomplies. La présence de cette ravissante personne ne paraissait produire aucune surprise sur les individus qui l'environnaient, et celle-ci, elle-même, n'avait pas l'air d'être grandement préoccupée de se trouver au milieu d'eux. Toute son attention, toute sa sollicitude étaient évidemment concentrées sur l'inconnu, pour lequel toutes ses façons affectaient les formes de la soumission et du respect. Dos que l'inconnu fut sorti, elle s'élança à sa suite avec la légèreté du daim, et l'on peut supposer que, prenant les devants, elle lui servit de guide à travers l'impraticable vallée d'Erenthal, dont les issues lui paraissaient familières. Elle avait disparu; mais Wolke resta longtemps sous le charme de cette gracieuse apparition; l'immobilité de son regard fixé sur l'ouverture de la grotte, son air pensif, et, plus que tout cela, les battements de son cœur, attestaient l'impression que cette charmante et chimérique créature avait faite sur son âme.

En ce moment un des frères, qui semblait investi d'une certaine autorité, s'approcha du pêcheur.

— Frère, lui dit-il, chacun de nous représente ici l'innimité d'une des populations voisines. Tu seras le chef de la milice que nous attendons de nos frères de Saint-Goar. Va et recrute de nos nombreux soldats à la bonne cause. Adieu.

(La suite prochainement.)

## Bibliographie musicale.

*Bibliothèque classique des pianistes.* — 15 volumes in-8°. — Chez Schönbauer, éditeur, boulevard Poissonnière, 28.

Ce titre de *Bibliothèque classique des pianistes* pourra sembler étrange à quelques personnes, à celles, par exemple, qui s'obstinent à ne voir dans la musique qu'un art futile, un simple caprice de la mode, changeant comme elle, et n'ayant de forme estimée que la forme au goût du jour. Il est malheureusement vrai que les pianistes sont, de tous les musiciens, ceux qui ont le plus contribué, peut-être, à donner au public cette fausse idée de l'art musical. Mais si cet art n'occupe pas dans l'opinion du monde le rang sérieux qu'il mérite, il n'en a pas moins, autant que la peinture, autant que la statuaire, sa beauté précise, indépendante de toute circonstance de temps et de lieu, en un mot, sa beauté absolue. Nous ne p-nous pas avoir besoin d'insister beaucoup sur ce point, en voyant les fondations qui se manifestent depuis deux ou trois ans, d'une façon de plus en plus sensible, vers l'étude réfléchie des œuvres d'anciens maîtres qu'on croyait à jamais délaissées, et le délaissement dans lequel tombent, à l'inverse, les compositions qui, momentanément, avaient pris leur place. Cela devait arriver ainsi. La vogue de ces productions musicales, où les qualités intellectuelles étaient entièrement mises de côté pour faire briller, seules et sans le moindre effort d'imagination, les facilités purement mécaniques, ne pouvait pas être de longue durée. Les noms de Bach et de Clementi redonneaient familiers aux amateurs de musique. Un pianiste qui veut être, en effet, excellent pianiste, c'est-à-dire véritablement musicien, ou simplement passer pour tel à ses yeux des dilettantes qui se piquent de bien juger, ne peut aujourd'hui se dispenser de prouver qu'il connaît les principales œuvres de ces illustres maîtres du siècle dernier. Ce n'est pas encore assez. De Bach et de Clementi sont issus deux écoles également célèbres : il faut donc montrer par des exemples comment de l'une procédent Haydn, Mozart, Beethoven, Hummel, Weber, Ries, Schubert et Mendelssohn; de l'autre, Czerny, Dussek, Steibelt, Field et Kalkbrenner. Nous ne citons que les principaux, les plus connus, ceux qui ont joui de la plus grande et juste renommée. L'éducation d'un pianiste, pour être accomplie, devient, on le voit d'après le peu que nous venons de dire, une chose considérable. Il est par conséquent très-naturel qu'il ait, lui aussi, sa bibliothèque classique.

La difficulté la plus grande est que les éditions de la plupart des œuvres de ces compositeurs, quoiqu'ayant été très-nombreuses, sont devenues rares. La publication dont nous rendons compte vient heureusement y remédier. Elle se compose de

quinze volumes; chacun d'eux porte un des quinze noms que nous avons cités plus haut. On y trouve un choix heureux des plus belles productions de ces divers maîtres. De plus, rien que rien ne manque à cette collection pour être, ainsi qu'il est dit dans l'introduction qui lui sert de préface, un répertoire d'études excellentes et la véritable cruditon du pianiste, chaque volume est précédé de la biographie de l'auteur ces œuvres qu'il renferme, et d'une appréciation de son style propre. Ces notes analytiques sont faites avec le plus remarquable talent, et l'intérêt qu'elles offrent est inappréciable, car elles aident singulièrement à se faire pénétrer avec profondeur dans l'esprit individuel de chaque maître. Au reste, il nous suffira de dire que ce travail important a été fait par M. Fétis, le célèbre maître de chapelle du roi des Belges, le savant directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles. Les articles biographiques sont puisés dans le grand ouvrage du même auteur : *Biographie universelle de la musique et la Bibliothèque générale de la musique*. Le recueil que vient de publier M. Schönbauer mérite donc des éloges à tous égards; l'intelligence et le goût y trouvent bien réellement une source de pures et vives joissances, et certes de quoi se satisfaire amplement. Ajoutons que la commodité du *rate mecan* de Paris et de l'auteur de musique. A ce mérite il faut encore joindre celui de l'économie, qui n'exclut pas ici, comme on le pourrait croire, les qualités que les bibliophiles éclairés recherchent dans l'édition d'un livre. Enfin, il n'est personne qui ne comprime combien il est précieux de posséder réunis un petit nombre de volumes, un grand nombre d'œuvres qu'on ne parviendrait à réunir qu'à force de temps et de recherches. Pour toutes ces raisons, nous n'hésitons pas à dire que la publication de la *Bibliothèque classique des pianistes* est un vrai service rendu à l'art musical. G. B.

## Diorama historique

PAR M. PENNES.

Personne n'a oublié le généreux dévouement du vénérable archevêque de Paris, M. Affre, et les regrets dont la population de Paris entoura ses funérailles. La cérémonie funèbre qui eut lieu dans la cathédrale offrit plusieurs scènes d'un intérêt douloureux, qui émeurent vivement les assistants. Le moment de l'absoute fut surtout solennel; ce tableau, qui n'est pas sorti de la mémoire de ceux qui purent contempler cette scène d'un intérêt historique, vient d'être transporté sur la toile par un peintre distingué, M. Pennes, dans les proportions dioramiques. Le travail était considérable, hérissé de difficultés, et l'habile artiste les a surmontées avec bonheur. Son tableau représente l'intérieur de la cathédrale sous deux aspects : effet de jour, effet de lumière; le changement s'opère à vue. L'église apparaît d'abord dans sa solitude; un prêtre est à l'autel, et deux fidèles s'agenouillent; puis elle s'illumine graduellement; les travées s'empressent, l'encensoir se penche devant le parvis jusqu'à la nef, et l'on voit s'élever dans le chœur, au milieu d'une illumination funéraire, le lit de parade où repose le corps du glorieux martyr. Cette transition, d'une grande hardiesse, produit beaucoup d'effet.

Le public ne peut manquer de confirmer par sa présence le succès que l'ouvrage de M. Pennes a obtenu parmi les artistes. L'exposition de ce tableau (*Diorama historique*) est ouverte au rond-point des Champs-Élysées depuis le 14<sup>er</sup> septembre.

## Établissements scolaires de la ville de Paris.

Un des membres du comité central d'enseignement primaire de la ville de Paris, membre du conseil municipal, nous adresse, au sujet de la dernière séance du comité, remplacé, aux termes de la loi nouvelle, par le conseil académique, des renseignements auxquels nous nous sommes autorisé à recourir. Le comité central a tenu sa dernière séance le 14 août 1850. Pendant plus de quinze ans ce comité, qui existait en vertu de la loi de 1833, a rendu à Paris de grands services; il a développé avec persévérance l'enseignement primaire et l'enseignement professionnel. Le conseil académique à qui revient l'honneur du comité central fera, nous en sommes certains, ses efforts pour conserver l'œuvre de son devancier et continuer ses traditions. La séparation des membres du comité a produit sur la plupart des membres présents un sentiment pénible; et enfin, après avoir prolongé par une sorte de calcul instinctif l'ordre du jour, il alla finir. L'heure de la loi nouvelle avait sonné. Le comité central n'existe plus.

Si l'on savait ce qu'il a fallu de constants efforts à Cochin, à Gilet, à M. Beau pour constituer les asiles; à M. Bouilly (de la Meurthe), aidé de M. Flottard et de quelques-uns de ses collègues du comité, pour organiser des écoles communales; si l'on savait comme l'enseignement primaire a été administré et défendu par le conseil municipal et par les commissions spéciales, on se demanderait si le comité central n'aurait pas dû trouver grâce devant la loi nouvelle.

Quant à moi, ajoute notre correspondant, j'ai conservé un précieux souvenir de ces discussions libres où toutes les opinions ont été débattues au sein du comité, au sujet des salles d'asile, des ouvriers, des écoles. Mettre l'université à la place de la municipalité, n'est-ce pas faire dégrader *l'Alma Mater*? Toutefois, comme rien de bon ne saurait périr en France, j'espère que le conseil académique consolidera ce qui existe, l'améliorera et ne détruira pas.

En me séparant de M. Grullay, doyen des curés de Paris, de M. Carrier, de M. Juillard Clavier, pasteurs protestants, de MM. les inspecteurs, de médecins les inspecteurs, de mes collègues Périer, Bivio, Pequin, Bourdon, Chevalier, Boulanger, Boissel, Morau, de la Seine, Ernest Moreau, j'ai quitté, ce jour-là, l'hôtel de Ville avec tristesse.

L'auteur de cette note sympathique ajoutée à sa communication des tableaux intéressants comme états comparatifs des établissements scolaires de la ville de Paris en 1835 et 1850. Nos conclusions que la progression cent-dix fois par cette comparaison se retrouve car la loi nouvelle est venue en 1850, après quinze années de fonctionnement du conseil académique.

## Télégraphe électrique sous-marin.

Tous les jours un nouveau progrès marque la marche des sciences; des hauteurs de la théorie on descend à la pratique, et l'instrument docile aux formules des savants se plie à tous les besoins de la civilisation. Ainsi en est-il de l'électricité, dont la transmission rapide à travers l'espace étoune encore ceux mêmes qui sont chargés de lui imprimer le mouvement, et qui, partie d'un point, va à 200 lieues de ce point transcrire instantanément les dépêches qu'on lui a confiées. Mais jusqu'à présent on avait regardé le transport de ces dépêches à travers les profondeurs de la mer sinon comme impossible, au moins comme entouré de tant de difficultés, qu'on désespérait de pouvoir en faire l'application. Eh bien, cette merveille est aujourd'hui réalisée, et si un accident est venu interrompre les communications télégraphiques entre les deux rives de la Manche, le fait n'en reste pas moins acquis, et d'ici à peu de temps Londres et Paris pourront correspondre avec autant de facilité que Paris et Lille ou Valenciennes. — Nous devons d'abord dire à nos lecteurs comment a été jeté le fil de Douvres se rend au cap Grinzez près de Calais.

Le 28 août au matin, un steamer qui porte le nom de *Goliath* quitta le port de Douvres et arriva à l'extrémité de la jetée. Il fallut d'abord arrimer solidement sur la côte anglaise le fil télégraphique. De la station on se trouvait en apparence à l'aise du moment, il devait s'assurer constamment et chaque instant que le fil n'avait éprouvé aucune avarie dans l'acte de la submersion, le fil glissait le long du rivage dans une enveloppe de plomb de 300 mètres de longueur qui devait le préserver de l'action des vagues et du froissement contre la côte. A dix heures et demie cette opération préliminaire était achevée, et le *Goliath* s'élança à travers le détroit portant sur son pont un immense treuil autour duquel venaient s'enrouler à peu près 45 kilomètres de fil de cuivre rouge recouvert d'un étui de gutta-percha épais de 6 millimètres et demi, de manière que le diamètre total était de 143 millimètres. Sur ce bâtiment qui emportait avec lui les vœux et l'espoir de tous les amis des sciences, de tous ceux qui désirent que les deux nations voisines et si paisibles loutes deux resserrent de jour en jour les liens d'une intimité à laquelle est attachée la paix du monde, se trouvaient MM. Jacob Brett, le créateur de la ligne sous-marine et l'inventeur d'un système d'impression télégraphique, Francis Elward, Charlton Jacques Wollaston, Crampton, Reid, Henry Wollaston et autres savants.

Le navire partait en faisant une lieue à l'heure et monta en ligne droite vers le cap Grinzez, situé à sept lieues de Douvres, à égale distance de Calais et de Boulogne. L'opération du dévidement et de la pose du fil commença au signal donné de *laissez tomber bas* : le fil alla commença à se dérouler autour du tambour ; il était guidé par un cylindre placé à la poupe du bateau à vapeur qui s'arrêtait de temps en temps pour donner le temps de charger le fil conducteur. Cette opération consistait à arrimer au fil de distance en distance du lest ou des poids, un plomb pesant de 8 à 12 kilogrammes destinés à l'enlever au fond de la mer. La ligne que devait suivre le fil avait été sondée avec le plus grand soin et chaque point avait sa cote de hauteur variant de 10 mètres jusqu'à 75 mètres. Le nombre des poids est de 24 à 48 par lieue. Le dévidement du fil et l'ajustement des poids servant de lest se sont faits avec une précision étonnante et un succès complet. Le *Goliath* avait pour avant-coureur le bateau à vapeur *Widgeon* qui indiquait par des bouées flottantes la ligne à suivre, et transporta jusqu'à la côte de France les hardis expérimentateurs.

Pendant que cette opération d'un intérêt si palpitant s'exécutait, une foule nombreuse et avide de nouvelles se pressait aux abords de la station de Douvres et suivait minute par minute la marche de la submersion du fil; car, comme nous l'avons dit plus haut, les communications entre Douvres et le *Goliath* n'ont pas été interrompues un seul instant, et le fil, tout en se dévidant, tout en allant trouver à 75 mètres de profondeur le lo dans lequel il doit reposer à toujours, donnait ou recevait des dépêches. Mais rien ne peut peindre l'enthousiasme qui éclata dans cette foule quand M. John W. Brett annonça le succès de la première dépêche télégraphique partie de Douvres et imprimée instantanément par l'appareil électrique au cap Grinzez. Il était donc résolu, ce problème de l'alliance des peuples à travers les mers qui les séparent! Il était donc vérifié, et bien au delà des prévisions humaines, ce mot prononcé par un Anglais au diner d'inauguration du chemin de Douvres : « Ces ports antiques de Calais et de Douvres deviendront les grandes voies de communication avec le continent, ou mieux avec l'univers entier. »

Le point le plus délicat de l'opération, et l'expérience la malheureusement trop bien démontrée depuis, c'était de placer le fil à l'abri des tempêtes des côtes de France. Là, en effet, se trouvent des rochers constamment battus par les vagues et des écueils dangereux. Il fallut donc imaginer une installation particulière qui consistait à faire passer le fil dans un tube de plomb. Pendant les premiers jours, tout alla bien; et de France comme d'Angleterre on s'enoyait les compliments les plus affectueux, les hurrah pour ever les plus sympathiques! Mais un beau jour le télégraphe resta muet; la dépêche partie d'un point ne reçoit pas de réponse, elle est noyée dans le détroit, et l'avare Achéron ne rend pas sa proie. Toute recherche faite, on s'aperçut que le tube de plomb n'a pas suffisamment garanti le fil, et qu'il existe une solution de continuité au bas des rochers du cap Grinzez.

Mais M. Brett est homme de ressource; et une lettre insérée dans les journaux nous a appris, ces jours derniers, qu'il y aurait eu une nouvelle tentative dans la transmission des dépêches, ce que nous peu l'Anglais et le Français pourraient reprendre leur conversation interrompue. D'ailleurs, pour que le télégraphe sous marin ait toute son utilité, il faut que le fil





Le Goloth déroulant le fil du télégraphe électrique sous-marin.

électrique soit rattaché du cap Grinez à Calais; et, comme le télégraphe de Paris à Calais est déjà établi, ainsi que celui de Douvres à Londres, les négociants de ces deux capitales pourront alors faire leurs affaires et traiter des opérations les plus importantes sans quitter leurs comptoirs.

Nul ne peut savoir encore jusqu'où ira l'audace de l'homme dans cette lutte herculéenne avec le temps et l'espace, et surtout jusqu'où s'étendra son succès; mais en mesurant tout le chemin qu'il a déjà franchi dans cette voie en peu d'années, en suivant les progrès que chaque jour

amène, on ne peut s'empêcher de penser avec un juste orgueil que rien ne lui est impossible. Nos voisins pensent comme nous à cet égard, et un des journaux les plus sérieux de Londres, le *Times*, en rendant compte de cette opération colossale accomplie en douze heures, laisse éclater son enthousiasme dans les termes suivants: « Le télégraphe électrique nous paraît plus miraculeux qu'aucune des découvertes de la science ou des progrès mécaniques de notre temps. La machine locomotive, les chemins de fer sont surtout des questions de finance. La magnifique opération

de l'érection du pont-tube à travers le détroit de Menai eût même ne donne pas à notre esprit la sensation du miracle: car Stephenson, dans tous ses calculs, toutes ses expériences, n'avait affaire qu'à des éléments, à des forces visibles, tangibles, que nous connaissons, qui nous sont familières. Mais la puissance électrique, mais les communications instantanées à longues distances, rendues possibles au moyen de cet agent nouveau, n'est-ce pas là réaliser toutes les merveilles des contes les plus fantastiques? Et d'ailleurs les conséquences de l'établissement du télégraphe électrique



Le cap Grinez, station du télégraphe électrique sous-marin, près de Calais.

sont aussi importants que les agents par lesquels on l'obtient sont merveilleux. Avec le télégraphe sous-marin, le premier et principal effet de ces communications instantanées entre les deux nations les plus civilisées et les plus puissantes du monde entier sera de les unir étroitement dans une communauté d'intérêts qui aura pour résultat de

faire progresser l'humanité et de maintenir toutes les nations dans une paix profonde.»

Oui, nous le pensons aussi, toutes ces communications qui se perfectionnent, s'accroissent chaque jour, tendent à rendre la guerre de plus en plus impossible, et toutes les nations solidaires les unes des autres, à étendre et à réguler

lariser le commerce, à décentraliser l'intelligence, et à nous amener à cet heureux jour où tous les hommes se sentiront réellement des frères. — *Charité*, c'est le mot de l'Évangile; c'est le mot qui revient aussi au bout de notre plume toutes les fois que nous avons à vous entretenir du progrès des sciences ou d'une nouvelle conquête de l'humanité.



ALBUM DU COLLÉGIEIN PAR BERTALL (Suite et fin).

§ XI. — Distribution des prix.



β. D. *In aedificiis A'gyptiacis.*



V. *Os homini sublime dedit calumque iurari.*

Physionomie d'un professeur dont la classe a obtenu trois prix au concours.



V. *Inde tora pater... sic orsus ab inito.*

Mon fils !



V. *Pro talibus ousis premio.*  
Il faut de bonne heure se former une bibliothèque.



H. *Finis coronat opus.*  
Continuez, jeune homme, continuez.



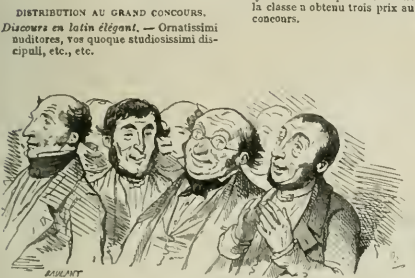
V. *Sanguineus mavor.*

RÉVOLUTION DANS LE COSTUME.  
Les collégiens étant destinés à appuyer souvent la règle *l'aus militum*, on a jugé indispensable de leur donner un costume guerrier. Gillette aux enfants de Belleville!



V. *Auri sacra fomes.*  
CONCLUSION.  
— Monsieur, vous êtes reçu bachelier.

Les collèges étant uniquement fondés pour faire des bacheliers, une fois bachelier, on se dépêche d'oublier tout ce que l'on a appris dans ses classes, à toutelois on a appris quelque chose... entre les récréations.



Bertall  
PAUL DE KOCK.  
Les pères de famille croyant nécessaire de paraître comprendre le latin, se lirent de temps en temps pendant ce discours à des marques non équivoques de satisfaction.

§ XII. — Le collégien après le collège.



V. *Macte animo, generose puer.*

Les premiers pas dans un monde meilleur.



II. *l'rus.*

Chose qui avait toujours ses bas sur ses talons.



V. *Etis humerique deo amittis.*

Ce monsieur dit partout qu'il n'a jamais été fort en thème.



II. *l'rus.*

UNE PRISE À L'OPERA.  
Le petit Gustave qui avait toujours une souris dans son pupitre.



V. *Troja fuit.*

Machin qui forçait si bien le 8 à saute-mouton.



III. *Nulla in carni.*  
L'HOMOND.

Un professeur.



V. *Trahit sua quæcumque volentis.*

Un jeune homme qui n'était pas fort dans ses classes.



II. *Vila dervis.*



II. *Quondam.*



III. *Oliv.*



La Vie des Eaux.

Les bains de mer de Normandie.

VI. DIEPPE.

(Suite de l'op. — Voir le N° 392.)

Je ne puis quitter ce manoir (la maison d'Ango) sans rendre hommage à la parfaite hospitalité de son propriétaire actuel, M. S. .... D. ...., et à son amour pour les étrangers, dont les visites paraissent le flatter doublement dans son amour-propre d'agriculteur et de continuateur d'Ango. Notre connaissance se lia portant sous deux auspices qui ne promettaient rien de bon. J'avais pénétré dans la ferme par une porte toute grande ouverte sans introduire, et m'apprétais à en sortir avec aussi peu de cérémonie, lorsqu'un personnage demi-bourgeois, présentant le type connu de l'amateur du jardinage, vient à moi et me demande d'un ton assez brusque si je désire quelque chose. Je réponds que non, et m'apprête à franchir le seuil de la ferme; mais le serventant, M. S. .... D. ...., car c'était lui-même, poursuivant son interrogatoire, s'empare des motifs de ma présence, qui n'étaient pourtant pas fort difficiles à pénétrer, et laisse tomber en murmurant ces mots très-significatifs : « On n'entre pas ainsi dans un lieu habité.... Il y a un domestique pour montrer la maison....; c'est son petit profit.... » — Je comprends aussitôt, et, jaloux de réparer ma faute involontaire, je m'empresse de protester au propriétaire mécontent que mon intention, en me passant de guide, n'a nullement été de frustrer le cicérone en pied de son pourboire habituel; et, comme preuve de ma franchise, je le prie de vouloir bien lui-même lui faire agréer de ma part la gratification d'usage. A cette explication, je vois avec plaisir le courroux de M. S. .... D. .... se fonder comme un nuage d'avril. Ma qualité de Parisien se fonde comme un nuage de mai. Je fais un geste de dénégation, et je réclame sur sa demande le droit de favoriser encore cette heureuse réaction. Il m'accorde de bonne grâce à prendre quelques rafraîchissements, ce que j'accepte de grand cœur. Nous voilà attablés l'un en face de l'autre dans la propre maison d'Ango : la conversation s'établit, et dix minutes après notre quasi-querelle nous étions une paire d'amis.

« Puisque vous êtes Parisien, me dit l'amateur des jardins, selon l'usage de la province, vous devez connaître M. ... et M. .... (suit une demi-douzaine de noms normands en rille, qui tous sont pour moi lettre close.) — Je suis obligé d'avouer honteusement mon ignorance. — Et M. de B. ....? Il est de ce pays, me dit mon interlocuteur. — Ah! pour celui-ci, je le connais, m'écriai-je heureux de trouver enfin un nom auquel me rattacher, car je commençais à craindre que mon digne hôte me prit pour un Parisien de contrebande; je le connais beaucoup.... de réputation.

La-dessus, mon hôte de m'entretenir longuement de M. de B. ...., dont la science déplore la perte récente, pour lequel il professait une admiration bien méritée; mais ce qui excite au plus haut point son enthousiasme, c'est la faculté merveilleuse qu'avait ce savant, lui dit-on, de parler une heure d'abondance devant quinze cents, deux mille personnes — le nombre lui était indifférent — sur un sujet, il est vrai, un peu préparé par lui à l'avance. Je me garde bien de refroidir l'exaltation de M. S. .... D. ...., en lui apprenant que cinq cents avocats à Paris eussent distancé sans peine à la course oratoire son savant compatriote qui avait bien d'autres titres à l'estime publique, étant tous plus ou moins capables de parler sur un sujet, ou sans sujet, non point une heure, mais une semaine. Je passe sans silence le surplus des récits et des naïves confidences de mon amphitryon, conteur intraitable, et de son poirier à double floraison par un qu'à beaucoup remarqué le même M. de B. .... et la maigreur de la récolte, et l'anarchie qui dresse la tête au sein de Varengeville même, et là, comme à Dieppe, renverse les conseillers municipaux, et l'insubordination dans les petits; l'amour général des jours-sans, le danger d'aller au café, etc., etc. On voit que le thème ne manqua pas, et je dois dire qu'il allait enfin tiré ma montre, je m'aperçus que, comme M. Jourdain, mon hôte, orateur sans le savoir, avait été égal, sinon supérieur à son héros, l'illustre membre de l'Académie des sciences. Il fallut mettre un terme à cet agréable entretien, et nous nous séparâmes enchantés l'un de l'autre.

J'ai oui dire qu'un abominable rapin avait un jour odieusement abusé de la bonhomie du digne M. S. .... et de son grand faïte pour la conversation des Parisiens. Il faut dire, afin d'expliquer ce détestable tour, trait que je signale uniquement pour le flétrir, que le continuateur d'Ango porte un nom biblique en horreur aux philistins et aux truands. « Pardieu! lui dit le singe d'atelier, nous sommes homonymes, M. S. .... A votre prochain voyage à Paris, je compte que vous viendrez me voir. — Trop honoré, monsieur! — N'y manquez pas surtout? — Non certes. — Vous me le promettez? — Oui, sans doute. — Voilà qui est bien. — Sans adieu donc?... » Resté seul après avoir échangé je ne sais combien de poignées de main avec cet affable étranger, le pauvre M. S. .... déplaça le carré de maître que celui-ci, à titre de monnaie et d'adieu, lui avait laissé en partant, et lit avec horreur ces mots tracés au crayon : « H. Sanson, exécuteur des arrêts criminels, à Paris, rue d'Angoulême, n° ... » Voilà de quoi former la porte aux visiteurs pour tout le reste de la vie, et pourtant le bon M. S. .... n'en tint pas moins la sienne ouverte.

D'après le conseil de mon hôte, je pouvais mon excursion jusqu'à la pointe et à la tour d'Adly : tués sur la cote à une lieue au delà de Varengeville. Cette tour quadrangulaire est l'un des plus beaux phares de la Manche. Elle contient un appareil d'arage à réflecteurs et à éclipses, exécuté d'après le système de Fresnel, dont la lumière, visible de la jetée de Dieppe, se projette à dix lieues en mer. Malheureusement ce phare est voué à une destruction prochaine. L'Océan rongé sans cesse le pied de la falaise au haut de laquelle il est assis.

Ces souvenirs, ces sites, cette merveilleuse campagne sont la fortune de la ville. En attendant la renaissance de leur commerce maritime, les habitants de Dieppe vivent, ou à peu près, sur leur établissement thermal. Aux approches de la saison, la cité entière s'émeut et se métamorphose en une vaste auberge. Les nombreux hôtels qu'alimente le service journalier des paquebots de Brighton ne suffisent plus, tant s'en faut, à recevoir tous les baigneurs. Chaque citoyen de Dieppe se dresse aussitôt une patente d'hôtelier et transforme en logements garnis le tiers, le quart, la moitié de sa maison, sinon la maison entière. Lui-même se dissimule, se fait petit au point de devenir presque invisible, et n'apparaît qu'au bout du mois une note de frais à la main. De beaux et bons loyers lui tiennent lieu l'été de salon, de salle à manger, voire de coucher et de cuisine. Si, comme on l'a dit, il y a du Normand dans tout abrutisse, il faut convenir qu'il y a passablement aussi de l'aubergiste chez le Normand.

Impossible de quitter Dieppe sans consacrer un souvenir à l'une de ses plus honorables célébrités; à qui n'est ni de Duquesne, ni d'Ango, mais d'une gloire plus humble et plus inédite; du simple matelot Bouzard, dont j'ai vu inaugurer le buste sur la façade de sa maison, religieusement entretenue comme un monument public, et qui est l'une des dernières que le baigneur laisse à main gauche quand il se rend à la jetée. Bouzard est un grand nom dieppois. Un jour d'épouvante tempête, le 31 août 1777, il sauva seize naufragés, tout l'équipage d'un navire qui allait se perdre corps et biens. Louis XVI se le fit présenter, lui donna une pension annuelle de trois cents livres, et le nom de *brave homme*, glorieux sobriquet qui l'est resté bien sage, et qu'il a conservé depuis. L'inauguration de la statue de Bouzard avait donné l'idée de cette ovation, et un jeune sculpteur ivroier, M. Blard, élève de David, avait conçu le buste du *brave homme*. Un autre ivroier avait récité à cette occasion un dithyrambe plus français de coupe que de style, et le poète normand par excellence, M. Coquerit, dit la provinciale renommée s'étend depuis les bords de l'Eure jusqu'aux confins du Calvados, s'étant également mis en frais de lyrisme pour la circonstance. La solennité avait eu lieu en présence du fils de Bouzard, aujourd'hui un vieillard, auquel plusieurs naufragés ont dû également la vie, et de tous les sauveteurs de vingt lieues à la ronde. Il y avait en discours de M. le maire, grand concert et lecture de biographie en plein vent. Bref, on s'était fort attendu; M. Coquerit était allé aux nues, et je laisse parler le journal *de Dieppe* : « tous les assistants, frappés d'une étincelle électrique, étaient prêts à se transformer en autant de sauveteurs maritimes. »

Malheureusement, le lendemain même ou le surlendemain de cette belle fête, un triste accident vint prouver la vanité des sauvetages et des inaugurations. C'est une histoire fort tragique. Un fabricant de Louviers, M. D. ...., après avoir conduit sa femme aux bains de mer, venait de la quitter pour retourner au siège de son industrie. Deux heures après son départ, dans la soirée, la jeune femme avec une de ses amies se promenant sur la jetée. Soudain, soit effet de mirage ou de myopie, elle escalade, tout en suivant une conversation animée, le mince parapet qui borde le chenal, rétréci par une escalade et très-profond à cet endroit, rencontre sous ses pas le vide d'une échelle de quoi, tombé dans la mer, et se noie misérablement devant la maison même de Bouzard. Hélas! ou dans à ce moment les cinq sociétés de sauvetage dont s'honore Dieppe? Un jeune marin se jeta, il est vrai, à la nage. Un instant, il crut la sauver, guidé par un vêtement flottant, mais il ne put saisir qu'un châle. Avant de disparaître pour toujours, cédant infortunée, qui cependant savait nager, avait pu se soutenir sur l'eau en poussant des cris déchirants auxquels on accourut trop tard. Son corps même ne fut pas retrouvé, et, emporté dans la haute mer par le reflux, il fut sans doute poussé au sud par les courants. Un instant avant sa chute, elle disait en regardant la mer : « Quel magnifique tableau ce serait! » à tel point qu'on eût pu croire à un suicide, si on n'eût connue bien riche et heureuse de vivre. M. D. ...., en arrivant chez lui, apprit la mort de sa jeune femme.

Dieppe ne compte pas en effet moins de cinq sociétés de sauvetage. Voilà certes de l'assurance maritime et de la médaille; les suicides n'ont qu'à chercher fortune ailleurs. Sans le fait que je viens de citer et quelques autres, le noyé semblerait la chose du monde la plus incroyablement, avec un tel luxe de sauvetage. L'un des premiers objets qui frappent les regards lorsqu'on arrive sur le port, est un pavillon destiné à porter secours aux submergés, ainsi que l'indique une inscription suivie de cette autre en manière de post-scriptum : *la clef est chez le pharmacien*. Voilà une plaisante précaution; pour être pharmacien, on n'est pas moins homme, et, comme tel, sujet aux absences; un pharmacien peut quitter de temps en temps son officine, et qu'arriverait-il, je le demande, s'il était à la mer? Je consolerai donc à tout baigneur de ne se fier que lui-même sur à ces sinistres promesses de secours qu'on lit attachées sur nos ports, et de compter sur son sang-froid un peu plus que sur les pavillons et les clefs-fussent-elles à la porte, ce qui, de prime abord, semblait être assez sûr place.

Quelques mots seulement, avant de finir, à l'adresse des gens du monde, sur le caractère même de l'existence dieppoise, côté réel qui ne laisse pas d'avoir une certaine importance pour une population de baigneurs universellement aimée. L'avidité des abrutissements normands est proverbiale, et ceux de Dieppe, à part quelques exceptions, ne restent point au-dessous de cette réputation non usurpée. Leur étude constante est d'ordre leurs mémoires en raison inverse de leurs moyens. Ils n'ont point encore venus à retrancher le nécessaire, et à fait espérer que ce dernier progrès se fera quelque temps attendre. Mais les profits en l'art de Vatel et de Carême doivent chercher fortune autre part qu'à Dieppe, où l'assaisonnement spartiate de la faim est une épice indispen-

sable. Cette Normandie, qui nous envoie tant d'hécatombes annuelles, ne produit pas de bœufs pour sa consommation. Le marché au bétail de Dieppe est divisé en deux parts distinctes qui signalent deux écritures; sur l'une des parts, on lit : *laches, corailles, saut*; sur l'autre : *laches, mayres*. Hors de ces deux mayres, il n'est plus de saut. Cela est naïf et plus sincère qu'on ne s'y attendrait sur la terre classique des petites russes et des chicanes. A l'égard du vin, j'ai déjà eu occasion de dire quelle source de richesses c'est pour la Normandie de n'en point recueillir, et avec quel art de manigance elle exploite sa stérilité vinicole en débitant aux étrangers, sous le pseudonyme de Bordeaux, et à des prix exorbitants, un liquide pur et naïf. Quant à la mèche, qui semblerait devoir déformer du reste, elle rappelle tout simplement, et à son grand avantage, celle de la rue Montorgueil. Gérard de Nerval, outre optimiste et spirituel confrère, s'appassait quelque part de manger dans un port normand du poisson presque pas plus cher qu'à Paris — et presque aussi frais, aurait-il dû ajouter pour être tout à fait exact. Les huîtres, dont il existe de beaux et nombreux parcs, le long de la rivière d'Argues, sont de moins grasses et abondantes. Dieppe, pour ses mollusques, l'emporte sur Cancale, dont les parcs avares ne s'ouvrent point pour l'étranger. Je me souviens qu'une de ces dernières années, revenant avec quelques amis d'une visite au mont Saint-Michel, nous fimes la partie, ou plutôt le projet d'aller déguster le lendemain les produits du fameux rocher. Au lieu du déjeuner espéré, nous n'eûmes qu'une déception de voyage à enregistrer sur nos tablettes. Il fallut de la persévérance et de la diplomatie pour obtenir à grand peine quelques plats de tristes corailles dont les hôtes impréceptibles se voyaient à l'état de libellules dans le déluge d'une eau saumâtre, et se mouraient d'inanition. Ce n'est pas tout : l'usage à Cancale, est de vendre les huîtres au coq, quand quelquefois on daigne en vendre, et il nous paraît que notre cantine n'avait pas le nombre voulu. Nous étions du reste prévenus que l'arithmétique et la conscience étaient le côté plus que faible de naturels de ces parages. — Bonne femme, dit l'un de nous à l'hôte, qui venait d'ouvrir devant nous ces misérables crustacés, de combien donne-t-on votre cent d'huîtres? Il pensait être fort plaisant. — Monsieur, il est de soixante-dix, lui répondit machinalement la bonne femme. — Le questionneur resta étourdi sous le coup. Il y avait de quoi. L'instant d'avant, nous avions disputé sur le point géographique de savoir si le hameau et le rocher, situés sur la double limite de Normandie et de Bretagne, dépendaient de l'une ou l'autre province. Ceci trancha le dilemme et nous démontra que Cancale était bien un village normand.

VII.

EU ET LE TRÉPORT.

Les séjours annuels de la famille royale au château d'Eu, les visites de la reine Victoria et la consécration de l'entente cordiale sous les ombrages du parc et de la belle forêt qui avoisinent l'ancienne résidence des Guise, ont valu au Tréport, comme séjour thermal, une importante clientèle. Comme Trouville, le Tréport, qui touche pour ainsi dire à Eu, n'est qu'une bourgade de pêcheurs, bien que de temps immémorial il se pare du nom de ville et élève même son ambition archéologique jusqu'à prétendre être *l'ulterior portus* dont il est parlé dans César. — Quel homme que ce César! Impossible de faire dix lieues en France, après vingt siècles écoulés, sans retrouver son souvenir encore vivant, son nom revendiqué partout comme un titre nobiliaire. J'imagine qu'il avait encore les Gaules : c'est à qui mettra dans ses armes ou en tête de ses quartiers, l'honneur même très-hypothétique et contesté d'avoir été vaincu par lui. — Ce fut, selon toute apparence, du Tréport que partit à la suite d'une partie de l'expédition dirigée contre le roi Harold, Devenus Anglais, les Normands y firent par la suite de fréquentes visites, mais ce fut la torche à la main. Le Tréport fut incendié quatre fois par ses anciens citoyens, non seulement au moyen de, mais jusque sous le règne de François I<sup>er</sup>, ainsi que l'atteste ce quatrain extrait de la gazette politique de quelque Lorct contemporain :

Par un rebât et faute de suppôt,  
L'an mil sept cent quarante-cinq, empira  
Le second jour de septembre fit pris  
Et mis à la dévotion le Tréport.

Le rebât était un capitaine français qui avait introduit les ennemis par la gorge de Ménéval.

Tant d'incendies n'ont pas embelli le Tréport. Un seul bombardement eût beaucoup mieux valu, comme en fait foi celui de Dieppe, et, malgré les Anglais, le bourg n'est aujourd'hui encore qu'un amas de constructions plus baroques que pittoresques, adossées à une haute falaise que tranche à pic le lit d'une petite rivière dont l'embouchure forme le port, ou dissimées péniblement autour de la colline escarpée qui porte l'église. Comme paysage, ces lignes heurtées, cette masse passablement informe, ont de l'effet et ne manquent pas d'une certaine beauté en soi. On n'en pourrait pas dire tout autant d'un peu près. A bien ne plaise que je sais assez, l'architecte y sur solaitier au Tréport un plan symétrique et des rues droites au cordeau; mais je lui voudrais du moins une place un peu française, je soulignerais également un peu plus de coquetterie dans la structure et l'alignement des édifices qui la bordent. Le Tréport, comme Dieppe, est sujet à l'envasement des cailloux de mer, et, plus encore que Dieppe, se laisse émissivement ensevelir sous les galets. Le rivage en est tellement hérissé, qu'il faut absolument les chasseurs en zones pour le parcourir sans blessure. J'ignore comment les Parisiens peuvent s'en tirer avec leurs brodequins d'ététes légères. La municipalité locale devrait bien faire aux étrangers la courtoisie de blayer un peu les abords de sa place de cette manière perdue, ne fût-ce que pour reconnaître l'alluvion d'or et de bank-notes qui la fertilise chaque année.

FELIX MORAND.



Machine à percer le grand tunnel des Alpes de 12,290 mètres.

Nos lecteurs peuvent se souvenir que *l'Illustration* (n° 375, 4 mai 1850), a donné une notice sur le projet d'un chemin de fer destiné à relier la France et l'Italie, en traversant les Alpes, au col de Suze, entre Modane et Bardonnèche. Ce projet vient d'être développé, par son auteur, M. Maus, savant ingénieur belge, dans un travail accompagné d'un bel atlas de plans et de cartes. C'est à cet atlas, ainsi qu'à une intéressante notice publiée par M. Jobart, de Bruxelles, dans le bulletin du Musée de l'industrie, que nous empruntons les détails relatifs à la machine qu'a imaginée M. Maus pour le percement de cet immense souterrain.

L'appareil porte cinq rangs de barreaux d'acier ou fleurets, outils perforateurs, alternativement lancés contre le roc ou ramenés par une force qui comprime les ressorts à boudin dont ils sont armés, et qui l'entraînent à raison de deux à trois centimètres par minute. Ces fleurets ne se bornent pas à faire chacun leur trou; mais comme le châssis qui les porte se déplace latéralement à chaque coup, il en résulte que la machine pratique une suite de rainures ou de fentes. A chaque fleuret est accolé un petit jet d'eau qui va chercher les débris au fond de la rainure, en même temps qu'il humecte le tranchant de l'outil et l'empêche de se déformer.

On pratique donc ainsi cinq fentes horizontales, à 50 centimètres de distance, ce qui forme quatre parallélogrammes de 2 mètres de long sur 50 centimètres d'épaisseur, retenus seulement au rocher par leur face postérieure. Quand ce travail est fait sur la moitié de la largeur de la galerie, on déplace la machine en la poussant vers l'autre moitié. Pendant qu'elle travaille, les ouvriers s'occupent à détacher, à l'aide de coins de fer, les quatre premiers blocs, lesquels se trouvant parfaitement dressés, sont susceptibles de prendre place dans les travaux d'art du chemin ou de servir de dés pour poser les rails. On sait que les pierres que l'on fait sauter avec la poudre ne peuvent guère servir de rebrai.

La machine est armée de 116 fleurets qui peuvent frapper 150 coups par minute, soit ensemble 1.034,000 coups par heure. A ce compte, on pourrait avancer de 7 mètres 20 centimètres par jour; mais en réduisant ce progrès à 5 mètres seulement, de chaque côté, car on attaquerait à la fois par les deux bouts, on obtiendrait 3,600 mètres d'avancement par année, de sorte qu'en moins de quatre ans, les travailleurs pourraient se rencontrer. On a calculé que chaque mètre d'avancement coûterait 238 francs en moyenne. Le percement total n'entraînerait par conséquent qu'une dépense d'environ 3 millions, et tous frais compris, une galerie de 41 mètres 41 centimètres de large sur 2 mètres 30 centimètres de hauteur ne reviendrait qu'à 4,203,020 francs.

Quant à l'élargissement, après l'ouverture de la première galerie, on estime les frais de déblai à 20 francs le mètre cube. En sorte qu'en définitive le percement des Alpes sur 8 mètres de largeur, et 6 mètres de hauteur, dans une étendue de 12 290 mètres ne coûterait que 13,800,000 fr. Il est vrai que cette roche est moitié calcaire, moitié gypse, et non point graniti-

que, comme on le supposait, ce qui dispensera probablement des voûtes et des revêtements en maçonnerie. Jamais tunnel n'aura moins coûté.

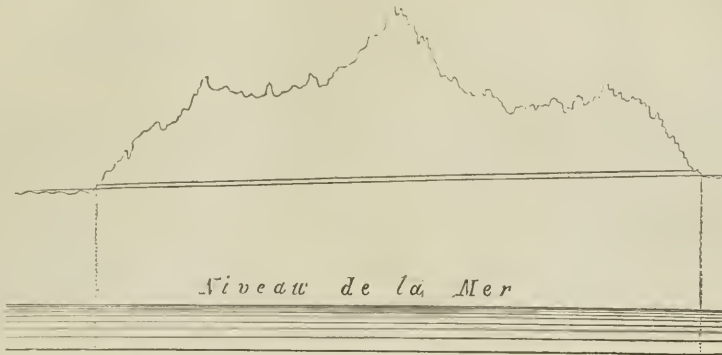
M. Maus se propose d'opérer la traction au moyen de

câbles, comme il l'a pratiqué au plan incliné de Liège. Seulement, le câble de Liège n'a que 4 kilomètres de développement et celui des Alpes en aurait plus de douze. On croit à tort qu'il serait impossible d'employer des locomotives dans ce trajet, à cause des inconvénients de la fumée dans un si long tunnel dépourvu de cheminées. M. Jobart croit, au contraire, qu'il s'y établirait un très-fort courant, en raison de la différence de niveau des deux extrémités. Il va jusqu'à penser que le tirage serait assez puissant pour entraîner le convoi, si l'on avait soin de le munir d'un diaphragme qui occuperait toute la section du tunnel, et qui ferait l'effet d'une voile de 48 mètres carrés, poussée par un grand vent, en sorte que le service pourrait se faire gratuitement dans toute la longueur du souterrain. Voici les développements de la pensée de M. Jobart.

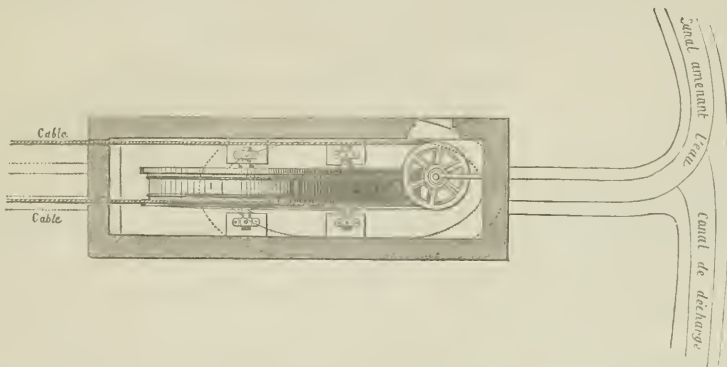
Si le tunnel est passablement calibré et s'il ne s'y rencontre pas de fissures notables, on pourrait en faire un vaste tube atmosphérique, ou se mouvant, porté sur des roues, un piston en bois de la forme et de la dimension du tunnel. Dans ce système, il faudrait évidemment moins de temps et moins de force que pour obtenir le même résultat avec de petits tubes de 30 centimètres de diamètre, comme ceux que l'on emploie à Dakley et à Saint-Germain. Pour obtenir sur un piston de 30 centimètres une pression de 400 kilogrammes représentant la force nécessaire à l'entraînement d'un convoi moyen, il faut pousser le vide jusqu'à une demi-pression atmosphérique, ce qui exige des appareils bien étanches et un travail de pompe d'autant moins efficace que la raréfaction devient plus grande, attendu que le travail utile de la pompe pneumatique décroît à chaque coup de piston. Mais si l'on opérerait sur toute la masse d'air du tunnel, il suffirait de la raréfier, non pas à la moitié, au dixième, au centième, mais seulement au millième, pour obtenir sur le piston-porte une pression de 480 kilogrammes. Pour faciliter cette légère dilatation que l'on obtiendrait sans aucuns frais, en mettant en jeu, pour l'appareil pneumatique, les forces hydrauliques si abondantes qui doivent servir à percer le tunnel, il suffirait de fermer le haut bout par une porte à deux battants qui ne s'ouvriraient qu'à l'arrivée du convoi, c'est-à-dire quand le piston-porte viendrait à heurter. L'exactitude dans une pareille fermeture ne serait pas rigoureuse; sous une pression aussi faible, quelques centimètres de jeu tout autour ne ralentiraient pas sensiblement la marche du convoi.

Cette idée d'un chemin atmosphérique monstre est loin d'être réalisable. Plusieurs ingénieurs distingués se sont préoccupés d'une pensée analogue. On sait que MM. Vignoles et Séguin proposent en ce moment d'établir un pareil chemin couvert pour traverser l'isthme de Suez, à l'abri des ensablancements et du simon, qui opposeraient un obstacle invincible à l'établissement d'un chemin de fer ordinaire dans le désert. Un pareil tunnel, construit en tôle, coûterait moins que tous les autres et constituerait au besoin un double chemin atmosphérique, si l'on séparait les deux voers par une cloison mitoyenne.

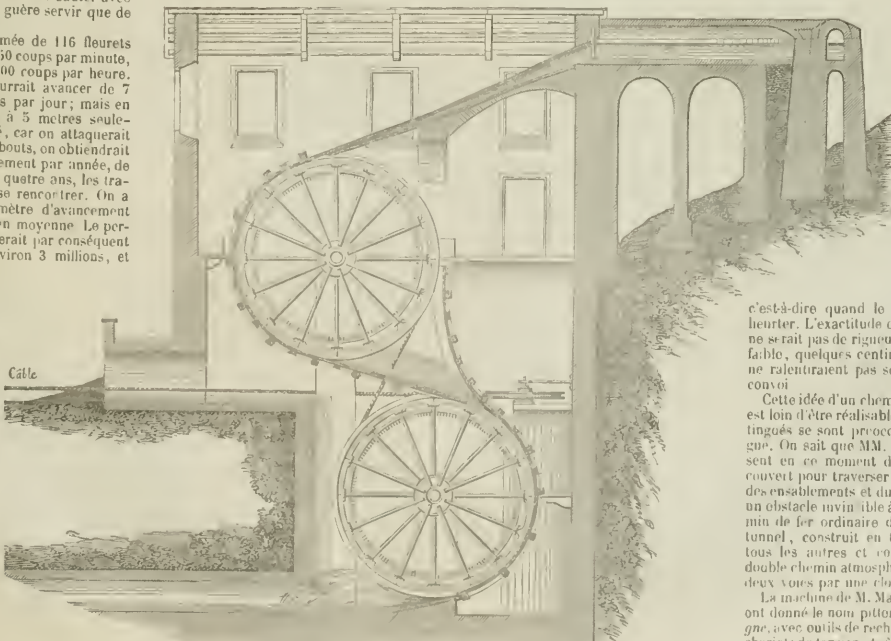
La machine de M. Maus, à laquelle les ouvriers ont donné le nom pittoresque de *tran-les-montagne*, avec outils de rebchage, roues hydrauliques, chariots de tension et câbles, est évaluée à 320,000 francs. La commande doit être faite à Scraing, sous la réserve qu'avant de l'exécuter en métal



Tunnel des Alpes. — Fig. 1. Profil d'une partie du chemin de fer à percer à travers les Alpes de Chambéry à Turin. Longueur : 12,290 mètres.



Tunnel des Alpes. — Plan des roues hydrauliques.



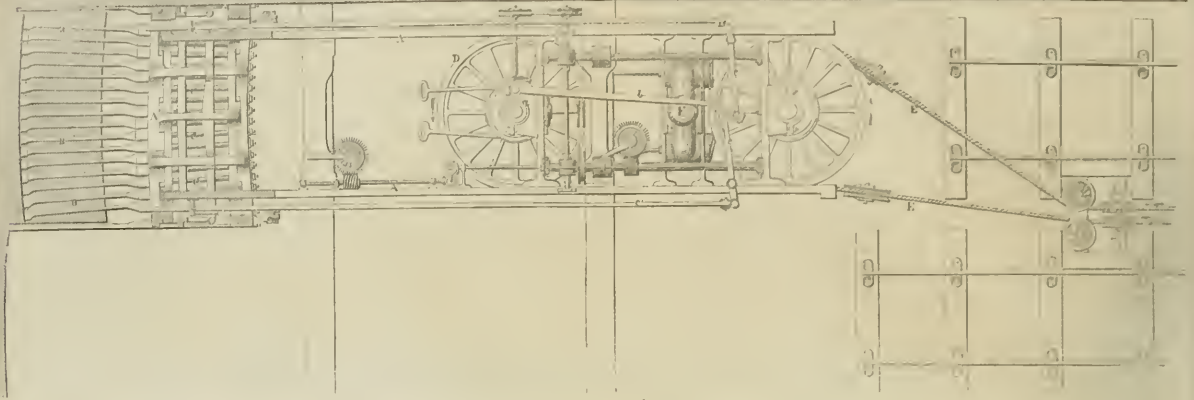
Tunnel des Alpes. — Fig. 3. Élévation du bâtiment des roues hydrauliques.



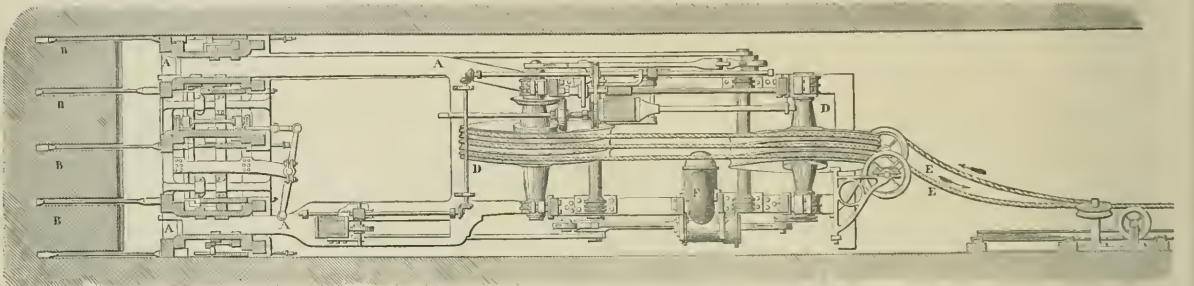
ou en fera un modèle en bois, afin d'en étudier à fond tous les perfectionnements possibles. M. Maus profite habilement

des grandes chutes d'eau et des torrents qui abondent au pied de toutes les montagnes couronnées de neiges perpé-

tuelles. La simple inspection des figures ci-jointes suffira pour faire comprendre la manière dont il compte employer



Tunnel des Alpes. — Fig. 4. Plan de la machine à percer le roc.



Tunnel des Alpes. — Fig. 5. Élévation de la machine à percer le roc.

A. Chassis porte-outils. — B. Fleurets. — C. Ressorts. — D. Poulies motrices communiquant le mouvement de percussion par l'intérieur d'un mécanisme composé : d'une manivelle a, d'une bielle b, et des tringles articulées ce au chassis porte-outils. — E. Câble qui transmet le mouvement du moteur hydraulique D. — F. Pompe fournissant de l'eau pour arroser les fleurets.

ces forces naturelles. La ventilation, pendant le travail, se fera par les poulies de support auxquelles on attachera de petits ventilateurs qui rouleront l'air hors du tunnel par des tuyaux couchés sur le sol et vice versa. En un mot, rien

ne semble avoir été négligé par l'habile ingénieur pour assurer le succès de cette grande œuvre : nous allons dire de cette merveille de l'industrie et de la science.

Les Autrichiens attendent l'excavateur de M. Maus pour

percer le Semmering, et les Américains sont impatients de s'en servir pour traverser les Cordilières et les montagnes Rocheuses.

P. A. C.

**Collection de l'Illustration.**

La publication de la *Table générale analytique et alphabétique* des 14 premiers volumes de l'Illustration complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contemporaine depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1850. La *Table générale*, devenue nécessaire pour retrouver, dans cet immense répertoire, des matières si variées de politique, de biographie, de sciences, d'art, de littérature, de mœurs, de voyages et de bibliographie, complète le tome XIV, à la suite duquel elle doit être reliée pour en faire un volume d'une grosseur égale aux précédents. Le tome XV, qui est le début d'une nouvelle série, a une *Table* dressée sur le plan de la *Table générale* des 14 premiers volumes, et chaque volume à l'avenir aura, sur le même plan, sa *table analytique*.

Nous pouvons donc aujourd'hui fournir des collections complètes brochées ou reliées. On peut également acheter des livraisons, cahiers mensuels ou volumes séparés pour en compléter des collections.

Les éditeurs de l'Illustration donneront toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la Collection.

**Correspondance.**

MM. V. R., D. L., E. P., F. V. à Chamounix. — Nous vous donnons acte de votre témoignage, messieurs, et constatons que sir Richards, Irlandais, et Erasmus Gallon, Anglais, sont parvenus le 29 août 1850 au sommet du mont Blanc. Nous avons déjà décrit ailleurs cette ascension périlleuse.

M. G. à Thiers. — Tous les goûts sont dans la nature. Nous fléchons de satisfaire tous les goûts et nous respectons le vôtre, monsieur, sans le partager absolument.

M. A. L. à Montauban. — La table générale est en vente, monsieur. Vous verrez que ce n'était pas un travail facile, et que vous nous signalez. Qu'on nous en donne l'occasion en attendant que nous puissions aller au-devant.

M. E. R. à Marseille. — Nous aurions dû répondre plus tôt, monsieur. Ce que vous proposez a déjà été fait en partie dans l'Illustration. Veuillez cependant nous communiquer votre travail, si vous voulez nous laisser juge de l'opportunité.

Marquis de la P. — Vous êtes trop spirituel, marquis; vous avez appris les belles manières et le beau langage au dernier carnaval; votre titre doit également dater de ce jour-là. Nos compliments à la marquise.

M. B. D. à Paris. — Vous êtes dans l'erreur, monsieur, au sujet de la *Table*. Votre abonnement de trois mois de décembre 1849 à mai 1850 vous a été servi sans interruption. La *Table* n'est donc pas pour remplacer deux mois d'abonnement.

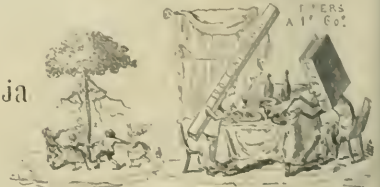
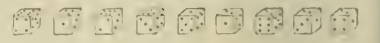
Nos correspondants de Toulon. — Nous avons reçu deux dessins de la mise à l'eau de la corvette à vapeur à hélice le *Roland*. Nous en remercions les auteurs; mais l'Illustration a déjà représenté plusieurs fois cette intéressante opération, particulièrement le *Talmay* dans le port de Brest, numéro 210, tome X; et le 24 *Février*, à Toulon même, le 16 mai dernier, tome XV, page 321.

M. E. R. à Troyes. — Les temps sont difficiles, monsieur, et les lecteurs irritables. Il faut les ménager sans blesser le sens commun; c'est ce qu'on fera. — La poste reçoit la *Table* moyennant 80 centimes d'affranchissement.

Durant son exil, le roi Louis-Philippe, désirant donner à M. Mitchell, le directeur du théâtre français à Londres, et libraire de la reine Victoria, un témoignage de sa satisfaction pour les respectueux égards et les délicates attentions dont il avait toujours fait preuve envers lui, consentit, sur sa demande, à laisser faire de sa personne un dernier portrait, faveur qu'il avait jusqu'alors constamment refusée en Angleterre à des artistes et à de hauts personnages. L'empereur ne mit à son consentement qu'une seule condition : c'est que son portrait serait reconnu comme bon et ressemblant par sa famille, et qu'il ne serait reproduit par la gravure qu'autant qu'il aurait obtenu cette approbation. Cette condition acceptée, M. Mitchell confia l'exécution du portrait à un peintre français, M. Edouard Dubuffe, qui s'est acquitté de sa tâche avec un tel talent, que, n'étant pas même encore terminée, la reine demanda à l'artiste de faire son portrait en pendant à celui du roi. Ces deux pages d'histoire seront prochainement sous les yeux du public; c'est le bu-

rin d'un célèbre graveur anglais, M. Thompson, qui les reproduira. Le portrait du roi doit paraître dans quelques semaines, et ceux qui en ont déjà vu à Londres les premières épreuves prédisent à cette gravure le plus grand succès. Elle sera le complément de tous les portraits de Louis-Philippe faits avant et pendant son règne par Gérard, H. Vernet, Hersent, madame de Mirbel et Winterhalter, et ne sera pas assurément le moins curieux de la collection.

**Rébus.**



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

La morale enseigne à chaque homme à remplir ses devoirs envers Dieu et ses parents.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C<sup>o</sup>, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU RESNAIS, Paris, 26, rue du Vaugirard